

EX LIBRIS

Dietrami Maufer Can. Reg. Dietrami-
cellensis, Theol. et Philos. Doctoris,
S. E. P. B. Consil. eccles. actualis,
in Vniuersit. Ingolstad. Aesthetices
Prof. p. o. Gym. acad. Rectoris, et
in eodem Rhet. II. Professoris. 1793.

P. o. gall. 1938



<36700068630017

<36700068630017

Bayer. Staatsbibliothek

As. L. franc. pag. 556.

P. o. gall. 1938

P. o. gall. 1938

ŒUVRES

C O M P L E T T E S

D E

J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE.

THÉÂTRE ET POÉSIES.

NARCISSÉ

O U

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

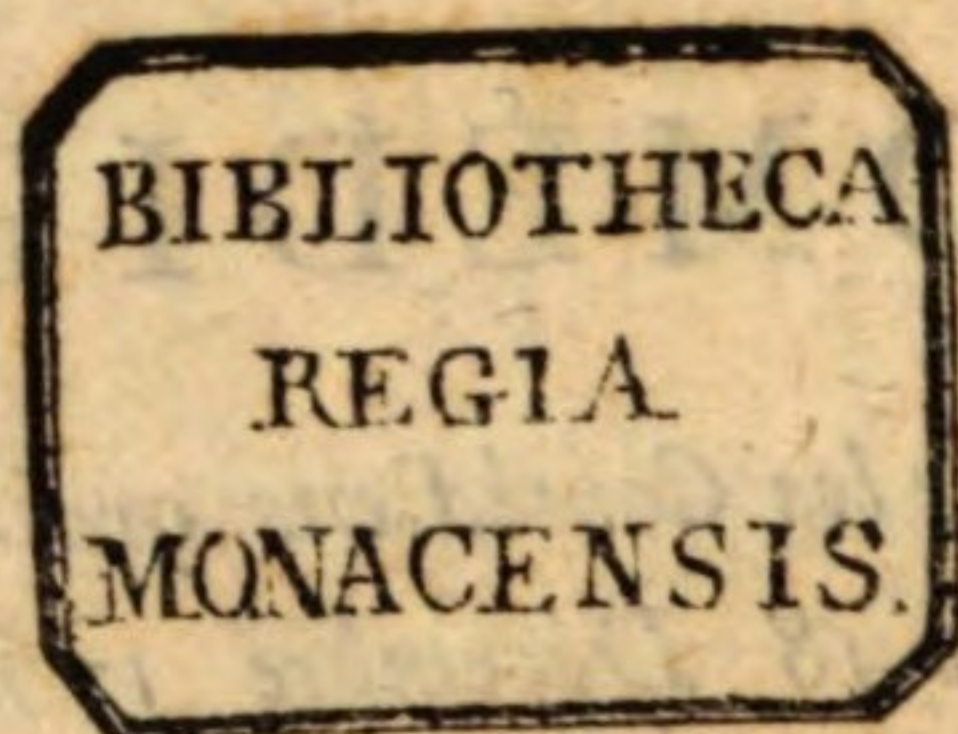
COMÉDIE

*Représentée par les Comédiens ordinaires du
Roi, le 18 Décembre 1752.*



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXII.



P R É F A C E.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans , & je me suis gardé de la montrer , aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier , mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece , mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut , malgré ma répugnance , que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue , ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales , je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries , & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires , je me soucie très peu de les persuader ; en travaillant à mériter ma propre estime , j'ai appris à me passer de celle des autres , qui , pour la plupart , se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on pense bien ou mal de moi , il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser ; & il importe à la vérité que j'ai soutenue ,

que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois, il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (a) plus at-

(a) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères ; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière : *Mes Freres, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en Europe ; que dis-je en Europe ? en Allemagne ; que dis-je, en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je, en Saxe ? à Leipzig ; que dis-je, à Leipzig ? dans cette Université : alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assieroit modestement parmi nos écoliers ; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses : peut-être en ai-je encore trop fait ; mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent

tentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiscrettes, ni même les faussetés (b), pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les Sages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel succès ils l'ont

bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment & plus à leur aise dans les cercles de femmes & de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre ; mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires ; puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires mes adversaires ; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(b) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752 le

NARCISSE

O U

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE

*Représentée par les Comédiens ordinaires du
Roi, le 18 Décembre 1752.*



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXII.

fait. D'autres plus adroits , connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées , ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons ; & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées , a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues , & qu'en démontrant une proposition , je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes , qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité , quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un

désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne fais quel écrit attribué faussement par l'Auteur à l'un des Membres de cette Académie.

mot des vérités que j'ai soutenues; c'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur: car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits ni dans ma conduite qui ait dû lui inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur est pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent: encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les sciences, j'ai parlé contre mon sentiment; à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve & de vraisemblance, je ne fais qu'une réponse; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma con-

duite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts; & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité: la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes,

on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiement, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les temps pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-temps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un Sage, je ne regardois les sciences qu'avec respect, & les savans qu'avec admiration (c). Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près, que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *satis loquentiæ*,

(c) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie, que je ne crusse y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques; & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux, que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

sapientiæ parùm, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations & bien du temps pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces temps de préjugés & d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'Auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers & la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, & entr'autres cette petite comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse, & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention; & hasarder de les donner au Public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-temps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dus; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le pere; à qui l'on fait ses derniers adieux, & qu'on en-

voie chercher fortune , fans beaucoup s'embarraffer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse fans raison de cultiver les lettres que je méprise , je m'en défends fans nécessité ; car quand le fait feroit vrai , il n'y auroit en cela aucune inconféquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela , selon ma coutume , la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question , j'exposerai de nouveau mon sentiment , & j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adverfaires de leur côté n'auront garde de demeurer fans réponse , eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront , selon leur coutume , par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément , ils me feront raisonner , non à ma maniere , mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet essentiel , pour les fixer à droite & à gauche ; ils combat-

tront un fantôme, & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

» La science n'est bonne à rien, & ne fait jamais que du mal, car elle est mauvaise par sa nature. Elle n'est pas moins inséparable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples lettrés ont toujours été corrompus ; tous les peuples ignorans ont été vertueux : en un mot, il n'y a de vices que parmi les savans, ni d'homme vertueux que celui qui ne fait rien. Il y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens ; c'est de nous hâter de proscrire la science & les savans, de brûler nos bibliothèques, fermer nos Académies, nos Collèges, nos Universités, & de nous replonger dans toute la barbarie des premiers siècles ».

Voilà ce que mes adversaires ont très bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, & l'on ne sauroit rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablisse-

ment des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées (*d*), la question étoit à-peu-près résolue.

Mais elle en renfermoit implicitement

(*d*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption ; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'empire Romain, les invasions d'une multitude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal : elles y ont seulement leur bonne part ; & celui surtout qui lui appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué, & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre: je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une manière abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très promptement

tement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir : l'oisiveté & le desir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir ; & ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse, car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres, qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distin-

guer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systêmes absurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes, ardents à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être homme de bien. De là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation,

sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts, amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament ; & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi

qu'on devient lâche & pufillanime , incapable de réfister également à la peine & aux paffions. Chacun fait combien les habitans des villes font peu propres à foutenir les travaux de la guerre , & l'on n'ignore pas quelle eft la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (e). Or rien n'eft plus juftement fufpect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions fur la foibleffe de notre nature ne fervent fouvent qu'à nous détourner des entreprises généreufes. A force de méditer fur les miferes de l'humanité , notre imagination nous accable de leur poids ; & trop de prévoyance nous ôte le courage , en nous ôtant la fécurité. C'eft bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus , » fi la fcience ef-
fayant de nous armer de nouvelles défenfes contre les inconvéniens naturels , nous a plus imprimé en la fantaiſie leur

(e) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gênes , cherchant à ſubjuguer plus aifément les Corſes , n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me feroit pas difficile d'allonger cette note ; mais ce feroit faire tort à l'intelligence des ſeuls lecteurs dont je me ſoucie.

grandeur & poids , qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités à nous en couvrir «.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société , & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus , à force de réfléchir sur l'humanité , à force d'observer les hommes , le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur , & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille , la patrie deviennent pour lui des mots vides de sens : il n'est ni parent , ni citoyen , ni homme ; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe , elle y engage en un autre sens celui de l'hom-

me de lettres , & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire , être admiré , & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir , s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté les raffinemens du goût & de la politesse , vile & basse flatterie , soins séducteurs , insidieux , puériles , qui , à la longue , rappetissent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre , les jalousies , les rivalités , les haines d'artistes renommées , la perfide calomnie , la fourberie , la trahison , & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philosophe méprise les hommes , l'artiste s'en fait bientôt mépriser , & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des Sages , voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences , les arts , le luxe , le commerce , les loix , & les au-

tres liens qui resserrent entre les hommes les nœuds de la société [f] par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable: mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes: car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés: & il n'y a d'autre moyen

(f) Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle; & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

pour réussir , que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences , des trahisons , des perfidies , & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres , ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil , des riches & des raisonneurs , c'est-à-dire , des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non-commis sont déjà dans le fond des cœurs , & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes , & où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère ; où les plus fripons sont les plus honorés , & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme ! Je fais que les déclamateurs ont dit cent fois
tout

tout cela ; mais ils le disoient en déclamant , & moi je le dis sur des raisons ; ils ont apperçu le mal , & moi j'en découvre les causes , & je fais voir surtout une chose très consolante & très utile , en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme , qu'à l'homme mal gouverné (g).

(g) Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie , & qui , outre cela , sont très commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif , sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : „ Les hommes ont par-tout les mêmes passions ; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduisent ; donc ils sont par-tout les mêmes „. Quand les Géomètres ont fait une supposition qui de raisonnement en raisonnement les conduit à une absurdité , ils reviennent sur leurs pas , & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode appliquée à la maxime en question , en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme , & un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe , le gouvernement , les loix , les coutumes , l'intérêt , tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchants pour être sages , car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages , l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous ; mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société & le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens , n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont

Telles sont les vérités que j'ai développées & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés sur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés, & l'empêche de jouir du présent :

entr'eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action ; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens & leur industrie, plus ils se friponnent déceimment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet homme-là.

*Illum non populi fasces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans discordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination & le tourmenter par les desirs, & l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe ; quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière & l'honneur du genre-humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la règle ; car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur feroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix & ne veut point raffiner sur ses anciens usages, doit se garantir avec soin des

sciences , & furtout des favans , dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire fans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes , fût-il même avantageux à certains égards , tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes font la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter , il n'a plus de règle que ses passions , ni de frein que les loix , qui peuvent quelquefois contenir les méchans , mais jamais les rendre bons. D'ailleurs , quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes , il trouve bientôt le secret d'éluder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver , mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu [h].

[h] Je trouve dans l'histoire un exemple unique , mais frappant , qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits , dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne ferois pas en peine d'expliquer ce fait si c'en étoit

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu; les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage

ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore; car ces mots *virtus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & instituerent ses coutumes & ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites sacrés; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

indiscret de la médecine , est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les arts & les sciences , après avoir fait éclore les vices , sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes : elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu , mais elles en laissent le simulacre public [i], qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienfaisances , & à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc , & je l'ai déjà dit plus d'une fois , de laisser subsister & même d'entretenir avec soin les Académies , les Colleges , les Universités , les Bibliothèques , les Spectacles , & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchan-

[i] Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté , une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion , une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu , non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir , mais pour s'ôter sous cette aimable & sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

ceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne feroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries, pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des Spectateurs, & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne

faut songer qu'à la police ; & l'on fait assez que la musique & les spectacles en sont un des plus importants objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification , j'ose le dire hardiment , ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires , c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre , & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger : plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre ; & renonçant à leur charme séducteur , j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent , si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse , j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux , je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention , pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même , & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans

les succès littéraires , il me restoit à l'examiner dans les revers. Je fais maintenant qu'en penser , & je puis mettre le public au pire. Ma piece a eu le sort qu'elle méritoit & que j'avois prévu ; mais , à l'ennui près qu'elle m'a causé , je suis sorti de la représentation bien plus content de moi , & à plus juste titre , que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire , de vouloir mieux étudier mes principes & mieux observer ma conduite , avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'aperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public , ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons , ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies , ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens , ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaisant au mien , ou que j'aspire à des places d'académies , ou que j'aie faire ma cour aux femmes qui donnent le ton , ou que j'encense la sottise des Grands , ou que cessant de vouloir vivre du travail de mes mains , je tienn

à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement; & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes Ecrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la musique, si j'en ai le talent, le temps; la force & la volonté: je continuerai à dire très franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent [k],

[k] J'admire combien la plupart des gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de Lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; & cette manière de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

& croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pieces de Théâtre ; & ce discours fera , je l'avoue , une satire très amere, non de moi, mais de mon siecle.

the first part of the book, the author discusses the history of the book and the various editions. He then proceeds to discuss the text of the book, and the various editions of the text. The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

The book is a very important work, and it is one of the most important works of the Middle Ages. It is a work of great value, and it is one of the most important works of the Middle Ages.

NARCISSE

O U

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

A C T E U R S.

LISIMON.

VALERE.

LUCINDE.

} Enfans de Lifimon.

ANGELIQUE.

} Frere & fœur, pupil-

LEANDRE.

les de Lifimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scene est dans l'appartement de Valere.



L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frere se promener dans
le jardin; hâtons-nous, avant son retour, de
placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajus-
temens de maniere à le rendre méconnoissable.
Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il
brille ici en femme encore avec de nouvelles
graces.

LUCINDE.

Valere est, par sa délicatesse & par l'affecta-
tion de sa parure, une espece de femme cachée

sous des habits d'homme ; & ce portrait, ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien, où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité ? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits ? Esperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur ressembler ?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort ; & les femmes se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere est naturellement bon : il est même raisonnable à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que
Valere

Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service que de corriger les défauts de son amant, & tu fais combien j'ai besoin des soins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre son frere que mon pere veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoitre bientôt, & sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engagement, qu'Angélique n'en sauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il sera aisé à sa sœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne sauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête ! Ah ! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. (*à part.*) Si elle savoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

D

LUCINDE.

Ah ! Marton , j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est , sans doute , mon frere qui revient ; & en nous amusant à jaser , nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non , c'est Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

MA chere Lucinde , vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fites changer la parure du portrait de Valere en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se voir jouer ne l'indispose contre nous. Renonçons , je vous prie , à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui viendra de la vôtre , tant que vous ne ferez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies , & que le tour des fiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs , il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la raillerie , & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corri-

ger les défauts d'un amant. Mais, hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule ? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire ! Ah ! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société !

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes !

ANGELIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons, & le portrait, & tout cet air de raillerie qui peut aussi-bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux bien courir seule les risques du succès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque manière qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scène assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere : mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà

le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGELIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGELIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGELIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique....

ANGELIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frere ; je vous jure que vous épouserez le mien. (*bas.*) Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON.

(*bas.*) Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je...

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plu-

tôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. *Elle met le portrait sur la toilette.* Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir...

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGELIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci!

SCENE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride; c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la nôce, & qui même alonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaisant Tu fais à quel point je t'aime. Dis-moi ; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour , quelque peu d'esprit , & une figure ... comme tu vois ; on peut , je pense , se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable , & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela , c'est je ne fais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret , & qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé , par exemple , s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres... Mais où diable les prendre , ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à sa toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non , vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage

du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer, & je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait ! .. Ah ! Frontin ; le charmant objet ! .. où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? Je veux être pendu si je fais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui feroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique ? ... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! ... je crois qu'ils ressemblerent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle est ma foi charmante... Ah ! si l'esprit soutient tout cela... Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens , tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'est lui...c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monsieur Frontin connoîtroit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois ! Quelques centaines de coups de pieds au cul , & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail , ont bien cimenté la connoissance.

VALERE.

Une fille , des coups de pieds ! Cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment ! l'aurois-tu servie ?

FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, Monsieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très humble serviteur.

VALERE.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance ! ... Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! Savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer ?

VALERE *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle ... elle s'appelle ... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grisette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

Théâtre & Poésies.

E

VALERE.

Quoi ! c'est...

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette , bien minaudière , bien vaine sans grand sujet de l'être ; en un mot , un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure.

FRONTIN.

Bon , demeurer ? Est-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes ... Où loge-t-elle , maraut ?

FRONTIN.

Ma foi , Monsieur , à ne vous point mentir , vous le savez tout aussi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non , la peste m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données ... :

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissiez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue, j'en suis très réellement épris.

FRONTIN *à part.*

La chose est impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique.... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtresse avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ? Vous ne.... Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très sérieusement que je ne ferois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre pere qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres.

tres ; vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

V A L E R E.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit.
Allons , Frontin , courons , cherchons par-tout.

F R O N T I N.

Allons , courons , volons ; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste , le bon petit livre que nous aurions là ! Livre rare , dont la lecture n'endormiroit pas !

V A L E R E.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

F R O N T I N.

Attendez , voici tout-à-propos Monsieur votre pere. Proposons-lui d'être de la partie.

V A L E R E.

Tais - toi , bourreau. Le malheureux contre-temps !

S C E N E I V.

L I S I M O N , V A L E R E , F R O N T I N.

L I S I M O N , *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

H É B È N , mon fils ?

V A L E R E.

Frontin , un siege à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne saurois , Monsieur , vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas , moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pere.

VALERE.

Le respect

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais , qu'est-ce ? encore en déshabillé ? un jour de nôces ? Voilà qui est joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer , & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit ? Parbleu , dans ma jeunesse , nous usions mieux du temps ; & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir , nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble cependant que quand on veut être aimé , on ne sauroit prendre trop de soin pour se

rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelque-fois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressements que du temps que nous aurions perdu à notre toilette ; & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

V A L E R E. *bas.*

Frontin, quel bonheur !

F R O N T I N.

Oui, un mariage reculé, c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

L I S I M O N.

Qu'en dis-tu, Valere ? Il semble qu'il ne feroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere, puisqu'il est en chemin.

V A L E R E.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

L I S I M O N.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes desirs que celle de mes actions. (*bas.*) Frontin, quel bon-homme de père !

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile, tu en auras le mérite à bon marché ; car, par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon père ?

LISIMON.

Hé bien, mon fils, par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puisque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser

le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur.....

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement pour te jouer un si mauvais tour.

VALERE.

Mon pere....

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pere... j'ai fait... des réflexions.

LISIMON.

Des réflexions, toi ? J'avois tort : je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la fottise. Je reconnois là mon fils.

VALERE.

Comment, après la fottise ? mais je ne suis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monsieur le Philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si pressé. J'aurais de bon cœur écouté vos raisons. Car, vous savez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh ! oui Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise ; ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours....

LISIMON.

Adieu, mon fils ; tu seras marié ce soir, ou... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fausse déférence du pendard !

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL ! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

FRONTIN.

Oui, marié ou deshérité ! épouser une femme ou la misère ! On balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer ! Non ; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALERE.

Non ; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté ; & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere, vous hériterez au moins de ses vertus. (*regardant le portrait.*) Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrâce, ce portrait me semble

avoir pris une physionomie famélique, un certain air alongé.

V A L E R E.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il sort.*

F R O N T I N.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

S C E N E V I.

A N G E L I Q U E , M A R T O N.

M A R T O N.

A H ! ah, ah, ah ! la plaisante scène ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

A N G E L I Q U E.

Il s'est vu par mes yeux.

M A R T O N.

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers ?

A N G E L I Q U E.

Il te paroît donc bien coupable ! Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice universel de

son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier , je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse ; & Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour , ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGELIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu , jusqu'à ce qu'il en soit temps.

SCENE VII.

LUCINDE , ANGELIQUE , MARTON.

MARTON.

JE gage , Mademoiselle , que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait ? vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton , laissons-là le portrait ; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique , je suis désolée , je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible ?

MARTON.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bienfait ! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raison à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père ; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah ! ma chère, ferez-vous insensible aux alarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée....

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'est chère, & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs, & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui ; que...

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons , continuez... Chere Angélique , je compte sur vos soins ; & dans le trouble qui m'agite , je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer , s'il est possible , un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. *Elle sort.*

ANGÉLIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille , & toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes , c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la suivre , & , sans trahir notre secret , l'empêcher , s'il se peut , de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires

avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelque autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

S C E N E I X.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

J'E cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGELIQUE *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas, Angélique m'adore...

ANGELIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle: le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGELIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis-aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant, & auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrâce de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne font-ils pas le relief d'un homme aimable ? (*regardant le portrait.*) Que de graces !... Quels traits !... Que cela est enchanté !... Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes !

ANGELIQUE *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE

VALERE.

Ah! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGELIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Cavalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connoissez la personne...

ANGELIQUE.

Non-seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau; & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGELIQUE.

Je ne fais, mais il est sincère. (*à part.*) S'il se pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGELIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, sans doute.

F

ANGELIQUE.

Oh ! beaucoup. C'est une petite personne bizarre , capricieuse , éventée , étourdie , volage , & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi ! elle est aimable avec tout cela , & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y consentez donc ?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me désespère. (*haut.*) Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGELIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement , & à présent vous vous fâchez de mon sang-froid. Je ne fais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

(*bas.*) Je creve de dépit. (*haut.*) Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGELIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi: mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce fera bientôt, au moins?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. (*il veut s'en aller.*)

ANGELIQUE. *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*haut.*) Où allez-vous, Valere?

VALERE.

Je vois que ma présence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même: il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALERE.

Allez, allez; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien, que d'être amoureux de soi-même.

*SCENE X.**VALERE.*

AMOUREUX de soi-même ! est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais, non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

*SCENE XI.**VALERE, FRONTIN ivre.**FRONTIN.*

QUE diable ! je ne fais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur.

VALERE,

Ah ! ciel ! feroit-il possible ?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALERE.

Conte-moi donc...

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mouffe...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je prenne la chose par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original. Justement. Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien ?

Il n'est déjà ni à la Croix blanche, ni au Lyon d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas-là, il faut qu'il soit ailleurs; &... oh, je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer; fortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà en effet assez joli garçon... Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi je n'y suis plus. Ah! si-fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où est ton maître?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il se cherche?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est - ce que c'est que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait... métamor... non, métaphor... oui, métamorphosé. C'est mon maître, c'est une fille.. vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnoître ?

FRONTIN

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens voilà, pour...

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.

SCENE X^{ve}.

LUCINDE.

NE balançons pas un instant, avouons tout ; & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! j'ai déobligé mon frere ; mon pere irrité de ma résistance n'en est que plus absolu ; mon amant absent n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je le hais
sûrement

sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.

S C E N E X V.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde ; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir sans que vous le fussiez.

LUCINDE.

Hélas ! tant pis.

ANGELIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste ?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu ! que vous êtes méchantes ! Après cela, qu'a-t-il dit ?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il feroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air... Savez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerois qu'il

Théâtre & Poésies.

G

n'est gueres en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGELIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non; je l'en quitte.

ANGELIQUE.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGELIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; & je vous donne ma parole qu'il sera reçu d'un air... faites-le venir. Il a besoin d'une leçon; comptez qu'il la recevra... instructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on se propose; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits; vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGELIQUE.

(*bas à Marton.*) La voilà au point. (*haut.*) Puis-

que vous le voulez donc , Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre , il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux.

S C E N E X V I.

ANGELIQUE , LUCINDE , MARTON ,

LÉANDRE.

ANGELIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur. Elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure ; le mauvais petit esprit !

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine , connoissez combien je suis criminel. (*Il se jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! Ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet , vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous , Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent , & le mien est aussi content de l'épreuve , que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous , Angélique ! ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines !

ANGÉLIQUE.

Vraiment il vous feroit bien de vous plaindre ! Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre , tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chere sœur , vous avez songé à mon bonheur , pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ? Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. (*Il lui baise la main.*)

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGELIQUE,
LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence; & j'aurai soin de me souvenir par humilité qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce feroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi! vous osez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte?

ANGELIQUE.

Ah! vous vous fâchez; je vous laisse; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGELIQUE.

Hé bien, jouissez.

VALERE.

Car , j'espere que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGELIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGELIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGELIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur (*montrant son frere*) un attachement qui n'est de guere inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas , il ne me reste plus qu'à mourir !

ANGELIQUE.

Valere , écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous

vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer par-dessus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGELIQUE.

En vérité, vous ne le mériterez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter ; & ce n'est pas à vous qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'est pas à moi, grands dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGELIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à présent ma parole de

le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi ! la...

ANGELIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir entr'elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, Chevalier ; mais choisissez dès cet instant & sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer si long-temps pour suivre les impressions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique & jetant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marton ramasse le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGELIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-

vous , Valere , & confidérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'est... oui, ma foi, c'est lui....

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc , elle. C'est une femme à qui je renonce , comme à toutes les femmes de l'univers , sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGELIQUE.

Oui , Valere , c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme , supérieur à ces petites foiblesses qui dégradoient son sexe & son caractère.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jetez !

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime , & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter...

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait , & voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissiez.

ANGELIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGELIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous présente Léandre mon frere.

LÉANDRE.

Souffrez, Monsieur...

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs

mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angelique m'épousera; Lucinde ira dans un couvent; Valere fera déshérité; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi! voilà qui est toisé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc? vous voilà tous interdits! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas?

MARTON.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents! La peste des fots amans & de la fotte jeunesse dont l'inutile babil ne tarit point, & qui ne savent trouver un mot dans une occasion nécessaire!

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LEANDRE.

Eh, Monsieur! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver

leur obéissance encore une fois. Voyons un peu
Eh bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours
des réflexions?

V A L E R E.

Oui mon pere ; mais au lieu des peines du
mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L I S I M O N.

Oh, oh ! vous avez bien changé de langage !
Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta li-
berté ?

L U C I N D E.

Je sens, mon pere, qu'il peut être doux de la
perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis char-
mé. Embrassez-moi, mes enfans, & allons con-
clure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un
coup d'autorité frappé à propos !

V A L E R E.

Venez, belle Angélique ; vous m'avez guéri
d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse :
& je vais désormais éprouver près de vous que
quand on aime bien, on ne songe plus à soi-
même.

L'ENGAGEMENT

TÉMÉRAIRE,

COMÉDIE EN VERS.

LE NOUVEAU
SÉPULCHRE
COMÉDIE EN TROIS

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

RIEN n'est plus plat que cette Piece. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cause de la gaité du troisieme Acte, & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité & au contentement d'esprit, où je vivois alors, sans connoître l'art d'écrire & sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Edition générale, j'espere avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage : sinon je laisse à ceux que j'aurai chargés de cette entreprise le soin de juger de ce qu'il convient, soit à ma mémoire, soit au goût présent du Public.

A C T E U R S.

DORANTE, }
VALERE. } Amis.

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Cousine d'Isabelle.

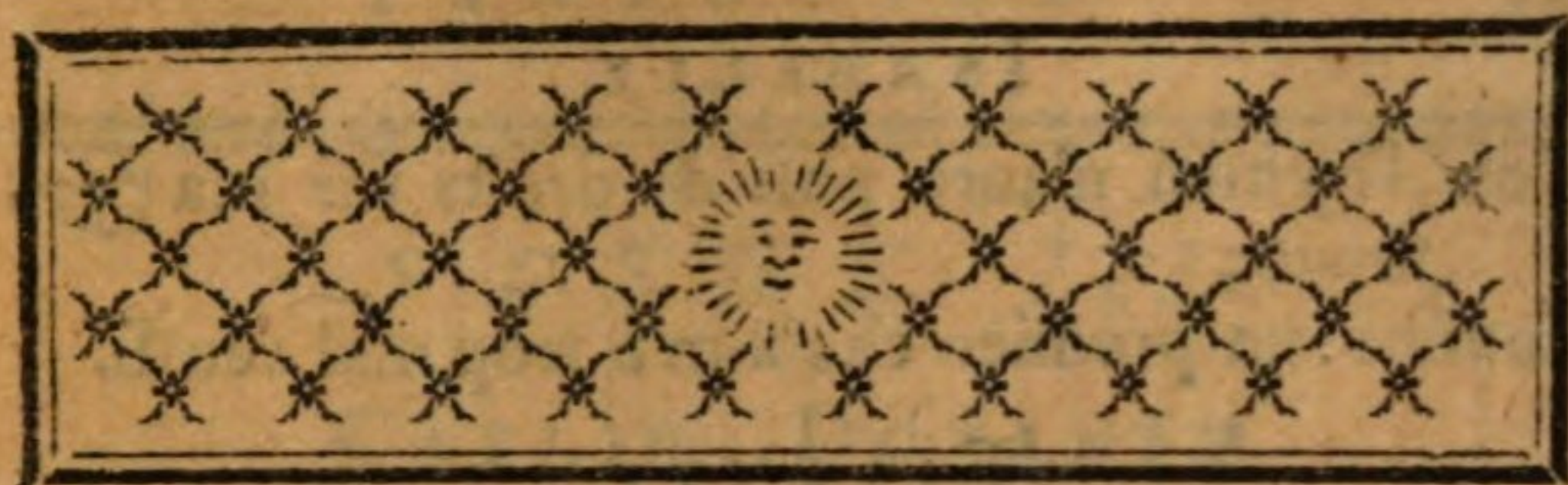
LISETTE, Suivante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans le Château d'Isabelle.



L'ENGAGEMENT
TÉMÉRAIRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc enfin ferrer des nœuds si doux :

Valere, à son retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureuse. Ah ! ma chere Eliante !

ELIANTE.

Vous soupirez ? Hé bien ! Si l'exemple vous tente,
Dorante vous adore & vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainsi votre cœur & le sien ?
Car, vous l'aimez un peu : du moins je le soup-
çonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits sur ma per-
sonne ;

Cousine : un premier choix m'a trop mal réussi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faisant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux suivre la loi que j'ai su me prescrire ;
Ou du moins ... Car Dorante a voulu me séduire ;
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainsi la dupe d'un trompeur ,
Qui par le succès même en feroit plus coupable ?
Et qui l'est trop , peut-être.

ELIANTE.

Il est donc pardonnable

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Eloignons-nous , ma cousine , un moment.
Il n'est pas de son but aussi près qu'il le pense ,
Et je veux à loisir méditer ma vengeance.

SCENE II.

DORANTE.

ELLE m'évite encor ! Que veut dire ceci ?
Sur l'état de son cœur quand serai-je éclairci ?
Hasardons de parler ... Son humeur m'épouvante .
Carlin connoît beaucoup sa nouvelle Suivante ;
Je veux *Il apperçoit Carlin.* Carlin ?

S C E N E. I I I.

CARLIN, DORANTE

CARLIN.

MONSIEUR ?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château ?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-temps.

DORANTE.

Qu'en dis-tu ?

CARLIN.

Qu'il est beau.

DORANTE.

Mais encor ?

CARLIN.

Beau, très beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable !

DORANTE.

Et si bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu ?

CARLIN.

Selon ; s'il nous restoit garni.
Cuisine foisonnante, & cellier bien fourni.
Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante.
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la Suivante.
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il est....

CARLIN.

Acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon ! par quelle aventure ?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure.
A perdre ses châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, & tout est décidé
Déjà dans mon esprit....

CARLIN.

Peste ! la belle emplette !
Résolue à part-vous ? c'est une affaire faite :
Le château désormais ne sauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me seconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh ! Monsieur, je n'ai pas une tête si vive ;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon esprit grossier toujours dans l'embarras
Ne fait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je ferois un Crésus sans cette mal-adresse.

DORANTE.

Sais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gentillesse
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer sur ton dos quelque réalité ?

CARLIN.

Ah! de moraliser je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre philosophie!
Çà, vous pouvez parler; j'écoute sans souffler.

DORANTE.

Apprends-donc un secret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'est plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Isabelle.

CARLIN.

Oh! quel secret! Ma foi,
Je le favois sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

Oui, vous: vous conduisez avec tant de mystere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs mystérieux, tous vos tours & retours

En instruisent bientôt la ville & les fauxbourgs
Passons. A votre amour la Belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Isabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! Mesleu Carlin, vous êtes curieux !

CARLIN.

Oh ! ce ton-là , ma foi , sent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une.
Vous le savez fort bien.

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait ,
Isabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'est de sa tendre ardeur une preuve constante !

DORANTE.

Ecoute jusqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de son deuil déclara sans retour
Que son cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Presque dès ce moment mon ame en fut touchée ;
Je la vis , je l'aimai ; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait , je sentis qu'il faudroit
Ménager son esprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie ,
Et réglant mes discours sur sa philosophie ,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié ,
Dans

Dans ses amusemens je fus mis de moitié.

C A R L I N.

Peste ! ceci va bien. En amusant les belles,
On vient au sérieux. Il faut rire auprès d'elles ;
Ce qu'on fait en riant est autant d'avancé.

D O R A N T E.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'est passé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On est plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux se passent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque temps j'appерçois qu'Isabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa cousine toujours me reçoit de même oeil ;
Mais sous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réserve Isabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en secret prévoyant sa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

C A R L I N.

Eh ! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce Château que vous seul & Valere,
Qui près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir son feu couronné.

D O R A N T E.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant se contraindre,
Isabelle aujourd'hui cherche à m'en imposer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiser ?
Mais avec quelque soin qu'elle cache sa flamme,
Mon cœur a pénétré le secret de son ame,
Ses yeux ont sur les miens lancé ces traits charmans,
Présages fortunés du bonheur des amans.

Théâtre & Poésies.

I

Je suis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paye enfin mes soupirs, mes transports & mes
larmes.

C A R L I N.

Economisez mieux ces exclamations ;
Il est, pour les placer, d'autres occasions
Où cela fait merveille. Or quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon ministère,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur ;
Que vous faut-il de plus ?

D O R A N T E.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce Château..... Mais j'apperçois
Lisette.

Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche discrète.

C A R L I N.

Vous offensez, Monsieur, les droits de mon
métier.

On doit choisir son monde & puis s'y confier.

D O R A N T E *le rappelant.*

Ah ! j'oubliois.... Carlin ? j'ai reçu de Valere
Une Lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui.
S'il vient, cours aussi-tôt m'en avertir ici.

S C E N E I V.

D O R A N T E, L I S E T T E.

D O R A N T E.

AH ! c'est toi belle enfant ? Et bon jour ma
Lisette,

Comment vont les galans? A ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou
trois :

Plus le nombre en est grand & mieux on fait son
choix.

L I S E T T E.

Vous me prêtez, Monsieur, un petit caractère,
Mais fort joli, vraiment!

D O R A N T E.

Bon, bon! point de colere.
Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi?

L I S E T T E.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galans discours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

D O R A N T E.

Parbleu! tu me ravis,
Feignant de vouloir l'embrasser.
J'aime à te prendre au mot.

L I S E T T E.

Tout doux, Monsieur!

D O R A N T E.

Tu ris

Et je veux rire aussi.

L I S E T T E.

Je le vois. Malepeste!
Comme à m'interpréter, Monsieur, vous êtes leste!
Je m'entends autrement, & fais qu'auprès de nous
Ce jargon séduisant de Messieurs tels que vous,
Montre, par ricochet, où le discours s'adresse.

D O R A N T E.

Quoi! tu penserois donc qu'épris de ta Maîtresse...

L I S E T T E.

Moi, je ne pense rien, mais si vous m'en croyez
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

D O R A N T E , *vivement.*

Ah ! je l'avois prévu ! l'ingrate a vu ma flamme,
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

L I S E T T E.

Qui vous a dit cela ?

D O R A N T E.

Qui me l'a dit ! c'est toi.

L I S E T T E.

Moi ! je n'y songe pas.

D O R A N T E.

Comment ?

L I S E T T E.

Non, par ma foi.

D O R A N T E.

Et ces feux mal payés est-ce un rêve ? est-ce un
conte ?

L I S E T T E.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu vous
monte !

Je ne m'y frotte plus.

D O R A N T E.

Ah ! daigne m'éclaircir.

Quel plaisir peux-tu prendre à me faire souffrir ?

L I S E T T E.

Et pourquoi si long-temps, vous, me faire mystère

D'un secret dont je dois être dépositaire?
J'ai voulu vous punir par un peu de souci.
Isabelle n'a rien apperçu jusqu'ici.

à part.

haut.

C'est mentir. Mais gardez qu'elle ne vous soupçonne;
Car je doute en ce cas que son cœur vous pardonne.
Vous ne sauriez penser jusqu'où va sa fierté.

D O R A N T E.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

L I S E T T E.

Elle vient. Essayez de lire dans son âme.
Et surtout avec soin cachez lui votre flamme;
Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

D O R A N T E.

Hélas ! tant de lenteur me met au désespoir.

S C E N E V.

I S A B E L L E , D O R A N T E , L I S E T T E.

I S A B E L L E.

A H ! Dorante , bon jour. Quoi ! tous deux
tête - à - tête !

Eh mais ! vous faisiez donc votre cour à Lisette ?
Elle est vraiment gentille & de bon entretien.

D O R A N T E.

Madame , il me suffit qu'elle vous appartient,
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

I S A B E L L E.

Si c'est là votre objet , rien ne vous reste à faire ;
Car Lisette s'attache à tous mes sentimens.

DORANTE.

Ah ! Madame !.....

ISABELLE.

Oh ! sur-tout , quittons les complimens ,
 Et laissons aux amans ce vulgaire langage.
 La sincere amitié de son froid étalage
 A toujours dédaigné le fade & vain secours :
 On n'aime point assez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois , heureux qui peut le dire !

LISETTE, *bas.*

Taisez-vous donc , jaseur.

ISABELLE.

J'oserois bien prédire
 Que , sur le ton touchant dont vous vous exprimez ,
 Vous aimerez bientôt , si déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi , Madame ?

ISABELLE.

Oui , vous.

DORANTE.

Vous me raillez , sans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh ! ma foi , pour le coup mon homme est en
 déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des symptomes d'amour.

DORANTE.

(haut à Lisette avec affectation.)

Madame , en vérité.....Pour lui faire ma cour ,
 Faut-il en convenir ?

L I S E T T E , *bas.*

Bravo , prenez courage.

Haut à Dorante.

Mais il faut bien , Monsieur , aider au badinage.

I S A B E L L E.

Point ici de détour : parlez-moi franchement ;
Seriez-vous amoureux ?L I S E T T E , *bas, vivement.*

Gardez de....

D O R A N T E.

Non vraiment ,

Madame , il me déplait fort de vous contredire.

I S A B E L L E.

Sur ce ton positif , je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas , je crois , m'en imposer.

D O R A N T E.

J'aimerois mieux mourir que de vous abuser.

L I S E T T E , *bas.*

Il ment , ma foi , fort bien ; j'en suis assez contente

I S A B E L L E.

Ainsi donc , votre cœur qu'aucun objet ne tente ,
Les a tous dédaignés , & jusques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.D O R A N T E , *à part.*

Ciel ! se vit-on jamais en pareille détresse !

L I S E T T E.

Madame , il n'ose pas , par pure politesse ,
Donner à ce discours son approbation ;
Mais je fais que l'amour est son aversion.

Bas à Dorante. Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien, j'en suis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne sentant du moins nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer sans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'il ne fasse.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui? c'est de mauvaise grace.

DORANTE.

Hélas! j'approuve tout; dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi seront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne sont point des loix, Dorante, que j'impose;
Et si vous répugnez à ce que je propose,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah! mon goût à vos vœux sera toujours soumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaisant; je veux être indulgente.
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à présent qu'un seul jour, un objet
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour seul votre cœur en défense;
Evitez de l'amour jusques à l'apparence;
Envers un seul objet que je vous nommerai:
Résistez aujourd'hui: demain je vous ferai
Un don....

T É M É R A I R E.

69

D O R A N T E, *vivement.*

A mon choix?

I S A B E L L E.

Soit, il faut vous satisfaire;
Et je vous laisserai régler votre salaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'honneur:
Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

D O R A N T E.

Dieux! quels légers travaux pour tant de récompense!

I S A B E L L E.

Oui, mais si vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un soupir, un regard,
Un trait de jalousie, enfin, de votre part,
Vous privent à l'instant du droit que je vous laisse:
Je punirai sur moi votre propre foiblesse,
En vous voyant alors pour la dernière fois.
Telles sont du pari les immuables loix.

D O R A N T E.

Ah! que vous m'épargnez de mortelles alarmes!
Mais quel est donc enfin cet objet plein de charmes
Dont les attraits pour moi sont tant à redouter?

I S A B E L L E.

Votre cœur aisément pourra les rebute r
Ne craignez rien.

D O R A N T E.

Et c'est?

I S A B E L L E.

C'est moi.

L'ENGAGEMENT

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi - même.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ISABELLE

D'où vous vient cette surprise extrême ?
 Si le combat avoit moins de facilité,
 Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; sa figure est à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non ; j'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
 Cherchons en cet instant à remettre mes sens.
 Mon cœur contre soi-même a lutté trop long-
 temps ;

Il faut un peu de trêve à cet excès de peine.
 La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
 Et je ne fais prévoir, à force d'y penser,
 Si l'on veut me punir ou me récompenser.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le sort me touche l'ame.
 Vous vous plaisez par trop à maltraiter sa flamme,
 Et vous le punissez de sa fidélité.

I S A B E L L E.

Va , Lisette ; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi ! pendant si long-temps il m'aura pu séduire ?
Dans ses pieges adroits il m'aura su conduire ?
Il aura sous le nom d'une douce amitié.....

L I S E T T E.

Fait prospérer l'amour ?

I S A B E L L E.

Et j'en aurois pitié !
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le juste châtimement de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils sont amans , ils dépendent de nous !
Leur tour ne vient que trop si-tôt qu'ils sont Epoux !

L I S E T T E.

Ce sont bien il est vrai , les plus francs hypocrites ;
Ils vous savent long-temps faire les chatemites :
Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

I S A B E L L E *en soi-même.*

Oui , le tour est heureux.

à Lisette.

Je médite à Dorante une assez bonne piece
Où nous aurons besoin de toute ton adresse.
Valere en peu de jours doit venir de Paris ?

L I S E T T E.

Il arrive aujourd'hui , Dorante en a l'avis.

I S A B E L L E.

Tant mieux : à mon projet cela vient à merveilles.

L I S E T T E.

Or expliquez-nous donc la ruse sans pareilles.

I S A B E L L E.

Valere & ma cousine unis d'un même amour
Doivent se marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon dessein la faire confidente.

L I S E T T E.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle est la bonté même, & que peu délié
Son esprit n'est pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor son cœur pour la moindre malice ?

I S A B E L L E.

Tu dis fort bien, vraiment ; mais pourtant mon
projet
Demanderoit... attends... mais oui ; voilà le fait.
Nous pouvons aisément la tromper elle-même ;
Cela n'en fait que mieux pour notre stratagème.

L I S E T T E.

Mais si Dorante enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piège où vous l'aurez jeté,
Vous ne pousserez pas du moins la raillerie
Plus loin que ne permet une plaisanterie ?

I S A B E L L E.

Qu'appelles-tu, plus loin ? Ce sont ici des jeux ;
Mais dont l'événement doit être sérieux.
Si Dorante est vainqueur & si Dorante m'aime,
Q'il demande ma main il l'a dès l'instant même :
Mais si son foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'est laissé dicter ;

Si son étourderie un peu trop loin l'entraîne;
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de sa séduction,
Et dont je punirai son indiscretion.

L I S E T T E.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légère
Pour qui la moindre peine est encor trop sévère?

I S A B E L L E.

D'abord, à ses dépens nous nous amuserons;
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

I S A B E L L E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

O U I , tout a réussi, Madame, par merveilles:
Eliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au Diable de bon cœur.

I S A B E L L E.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere?

L I S E T T E.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très assurément
Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui fait lui plaire ;
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah ! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien !

ISABELLE.

Non , quand je l'aimerois je ne suis pas capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins
coupable ?

ISABELLE.

Le tour , je te l'avoue , est malin.

LISETTE.

Très malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

Les frais en font faits , il faut en voir la fin.
N'est-ce pas !

ISABELLE.

Oui , je vais faire la fausse lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt , mais très adroitement ,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh ! vraiment !

Carlin est si nigaud que.....

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre stratagème.

S C E N E II.

C A R L I N.

VALERE est arrivé , moi j'accours à l'instant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ! Hom , qu'il m'en doit de
belles !

On dit qu'au dieu Mercure on a donné des aîles :
Il en faut en effet pour servir un amant ,
S'il ne nourrit son monde assez légèrement
Pour compenser cela. Quelle maudite vie
Que d'être assujettis à tant de fantaisies !
Parbleu ! Ces maîtres-là sont de plaisans sujets !
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets !

S C E N E III.

E L I A N T E , C A R L I N.

E L I A N T E.

CIEL que viens-je d'entendre ! & qui voudra le
croire !

Inventa-t-on jamais perfidie aussi noire ?

C A R L I N.

Eliante paroît ; elle a les yeux en larmes !
A qui diable en a-t-elle ?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Isabelle & Valere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau mystere.

ELIANTE.

Ah ! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici !

CARLIN.

Et moi, très à propos je vous y trouve aussi,
Madame, si je puis vous y marquer mon zèle.

ELIANTE.

Cours appeller Dorante & dis-lui qu'Isabelle,
Lisette & son ami nous trahissent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, & déjà par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis est resté pour l'attendre.

ELIANTE.

Valere ? Ah ! le perfide ! il méprise mon cœur,
Il épouse Isabelle ; & sa coupable ardeur
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même temps l'honneur & la tendresse.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un si bizarre fait ?
Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hasard dans la chambre prochaine ;
Isabelle & Lisette arrangeoient leur complot.

A

A travers la cloison, jusques au moindre mot,
J'ai tout entendu....

C A R L I N.

Mais, c'est de quoi me confondre !
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous servir ?

E L I A N T E.

Lisette en peu d'instans sûrement doit sortir,
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-la
Sur le champ à Dorante ; il pourra voir par là
De tout leur noir complot la trame criminelle :
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage est le sien.

C A R L I N.

Madame, la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de mon cœur,
Allume dans mon ame une telle colere...
Que mon esprit.... ne peut.... Si je tenois Valere.....
Suffit... je ne dis rien... Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous servir.... ou nous vous servirons.

E L I A N T E.

De mon juste retour tu peux tout te promettre..
Lisette va venir : souviens-toi de la lettre.
Un autre procédé seroit plus généreux,
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connoître,
C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître

S C E N E IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI ! C'est bien dit : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande , il y faut méditer.
Lisette n'est pas grue , & le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne sorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point. . . . Le cas est important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre.
Car mon dos. . . C'est Lisette , & j'apperçois la lettre.
Eliante , ma foi , ne s'est trompée en rien.

*S C E N E V.*CARLIN , LISETTE *avec une Lettre dans le sein.*LISETTE , *à part.*

VOILA déjà mon drôle aux aguets : tout va bien.

CARLIN.

(*A part.*) Hasardons l'aventure. (*Haut.*) Et comment va , Lisette ?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en vedette
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrousser les gens.

CARLIN.

Mais , j'aimerois assez à piller les passans
Qui te ressembleroient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables ?

CARLIN.

Non , des gens qui feroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu , pauvre enfant ! je n'ai rien.

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.

Par exemple , d'abord je tâcherois de prendre.....

(essayant d'escamotter la lettre.)

LISETTE.

Fort bien, mais de ma part tâchant de me défendre,

Vous ne prendriez rien , du moins pour le mo-

ment. *(Elle met la lettre dans la poche de son
tablier du côté de Carlin.)*

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.

Qu'est-ce que cette lettre ? où vas-tu donc la mettre ?

LISETTE , *feignant d'être embarrassée.*

Cette lettre , Carlin ! Eh ! mais , c'est une lettre..

Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh ! vraiment ! je le vois.

Mais voudrois-tu me dire à qui *(Il tâche
encore de prendre la lettre.)*

LISETTE , *mettant la lettre dans l'autre poche op-
posée à Carlin.*

Déjà deux fois

Vous avez essayé de la prendre par ruse.

Je voudrois bien savoir

CARLIN.

Je te demande excuse ;

Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.

Je voulois seulement savoir si par hasard

Cette lettre n'est point pour Valere ou Dorante.

L I S E T T E.

Et si c'étoit pour eux.....

C A R L I N.

D'abord, je me présente ;
Ainsi que je ferois même en tout autre cas ,
Pour la porter moi-même & vous sauver des pas.

L I S E T T E.

Elle est pour d'autres gens.

C A R L I N.

Tu mens ; voyons la lettre.

L I S E T T E.

Et si vous la donnant, je vous faisois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous ?

C A R L I N.

Oui, Lisette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

L I S E T T E.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :
De ne la point montrer on a su me prescrire,
J'ai promis en honneur.

C A R L I N.

Oh ! c'est un autre point :
Ton honneur & le mien ne se ressembtent point.

L I S E T T E.

Ma foi, Monsieur Carlin, j'en serois très fâchée.
Voyez l'impertinent.

C A R L I N.

Ah ! vous êtes cachée !

Je connois maintenant quel est votre motif.
Votre esprit en détours seroit moins inventif,
Si la lettre touchoit un autre que vous-même.
Un traître de rival est l'objet du stratagème,
Et j'ai, pour mon malheur, trop su le pénétrer,
Par vos précautions pour ne la point montrer.

L I S E T T E.

Il est vrai ; d'un rival devenue amoureuse,
De vos soins désormais je suis peu curieuse.

C A R L I N, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahissez.
Sans retour pour mes soins, pour mes travaux passés.
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorsque je vous aidais à plisser vos cornettes,
Quand je vous faisois voir la foire ou l'Opéra,
Toujours, me disiez-vous, notre amour durera.
Mais déjà d'autres feux ont chassé de ton ame
Le charmant souvenir de ton ancienne flamme.
Je sens que le regret m'accable de vapeurs ;
Barbare, ç'en est fait, c'est pour toi que je meurs.

L I S E T T E.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe en foiblesse.
*Pendant que Lisette le soutient & lui fait sentir son
flacon, Carlin lui vole la lettre.*

Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse ?
C'est moi qui l'affaîne. Eh ! vite mon flacon ;
Sens, sens, mon pauvre enfant. (*à part.*) Ah ! le rusé
fripon !

(*Haut.*) Comment te trouves-tu ?

C A R L I N.

Je reviens à la vie.

L I S E T T E.

De la mienne bientôt ta mort seroit suivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'est ma lettre, coquin, qui t'a ressuscité.

(*Haut.*) Avec toi cependant, trop long-temps je
m'amuse ;

Il faudra que je rêve à trouver quelque excuse ,
Et déjà je devrois être ici de retour.

Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour ?

Rassure-moi, du moins, sur ta persévérance.

LISETTE.

Et quoi ! peux-tu douter de toute ma constance ?

(*A part.*) Il croit m'avoir dupée, & rit de mes
propos ;

Avec tout leur esprit les hommes sont des fots.

SCENE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe & voici ma conquête.
Ce n'est pas tout ; il faut encore un coup de tête :
Car, à Dorante ainsi si je vais la porter,
Il la rend aussi-tôt sans la décacheter,
La chose est immanquable : & cependant Valere
Vous lui souffle Isabelle ; & sous mon ministère
Je verrai ses appas, je verrai ses écus,
Passer en d'autres mains & mes projets perdus !
Il faut ouvrir la lettre.... Eh ! oui ; mais si je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol se découvre,
Valere pourroit bien.... la peste soit du sot !

Qui diable le saura ? moi , je n'en dirai mot.
Lifette aura sur moi quelque soupçon peut-être :
Et bien , nous mentirons... Allons , servons mon
maître ,

Et contentons surtout ma curiosité.

La cire ne tient point : tout est déjà sauté :

Tant mieux : la re fermer sera chose facile...

Il lit en parcourant.

Diable ! voyons ceci.

Il lit.

Je vous prévien s par cette lettre , mon cher Valere , supposant que vous arriverez aujourd'hui , comme nous en sommes convenus. Dorante est notre dupe plus que jamais : il est toujours persuadé que c'est à Eliante que vous en voulez ; & j'ai imaginé là-dessus un stratagème assez plaisant , pour nous amuser à ses dépens & l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une es pece de pari , par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie , sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus sûrement , je l'accablerai de tendresses outrées , que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à son engagement , il m'autorise à rompre avec lui sans détour ; & s'il l'observe , il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu ; le Notaire est déjà mandé ; tout est prêt pour l'heure marquée , & je puis être à vous dès ce soir.

ISABELLE.

Tub leu , le joli st yle !

Après de pareils tours on ne dit rien , sinon .

Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.

Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon maître !

Quelqu'un vient : c'est lui-même.

S C E N E VII.

DORANTE , CARLIN.

DORANTE.

Où te tiens-tu donc , traître ?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi , je vous cherche aussi ;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici ?

DORANTE.

Mais pourquoi si longtemps.....

CARLIN.

Donnez - vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance ,
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours ?

CARLIN.

Ce n'est rien ; seulement à vos tendres amours.
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle sotte nouvelle
Viens-tu....

CARLIN

Point de courroux : je fais bien qu'Isabelle
Dans le fond de son cœur vous aime uniquement ;
Mais ,

Mais, pour nourrir toujours un si doux sentiment ?
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

D O R A N T E.

L'écriture, en effet, est de son caractère.

(*Il lit la lettre.*)

Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient ce billet ?

C A R L I N.

Allez-vous soupçonner que c'est moi qui l'ai fait ?

D O R A N T E.

D'où te vient-il, te dis-je ?

C A R L I N.

A la chère Suivante
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Eliante.

D O R A N T E.

D'Eliante ! Comment ?

C A R L I N.

Elle avoit découvert
Toute la trahison qu'arrangeoient de concert
Isabelle & Lisette, &, pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

D O R A N T E.

Ah ! je suis confondu !
Aveuglé que j'étois ! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence ?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se rioient ainsi de ma simplicité !

C A R L I N.

Pour moi, depuis long-temps je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit ensemble.

Théâtre & Poésies.

L

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux cacher leur jeu:
Mais leurs regards.....

DORANTE.

Non pas; ils se regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'instant ayant trouvé Valere,
J'aurois dû voir, au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Eliaute avec art il faisoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner le
change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange?
Mais que sert le regret, & qu'y faire, après tout?

DORANTE.

Rien; je veux seulement savoir si jusqu'au bout
Ils oseront porter leur lâche stratagème.

CARLIN.

Quoi! vous prétendez donc être témoin vous-même.....

DORANTE.

Je veux voir Isabelle, & feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a su préparer;

Pour la mieux détester je prétends me contraindre
Et sur son propre exemple apprendre l'art de
feindre.

Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN *va & revient.*

Peut-être.....

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je suis au désespoir.

Elle vient. A ses yeux déguisons ma colere.

Qu'elle est charmante ! Hélas ! comment se peut-il
faire

Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits ?

S C E N E V I I I.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'est plus temps d'affecter désormais

Sur mes vrais sentimens un secret inutile.

Quand la chose nous touche, on voit la moins
habile

A l'erreur qu'elle feint se livrer rarement.

Je prétends avec vous agir plus franchement.

Je vous aime, Dorante, & ma flamme sincere

Quittant ces vains dehors d'une sagesse austere

Dont le faste sert mal à déguiser le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler son ardeur.
Après avoir long-temps vanté l'indifférence,
Après avoir souffert un an de violence,
Vous ne sentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on se voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir ; je n'avois pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond & je ne puis douter
Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritoient pas moins que cette récompense ;
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma
colere,

Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire ;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devoit m'offenser.
Mais quand à vos regards toute ma flamme éclate
Sur vos vrais sentimens peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici se déclarer,
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne :
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans
peine.

Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.

Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

I S A B E L L E.

Non, je ne trouve point que votre air soit tran-
quille,
Mais il semble annoncer plus de torrens de bile,
Que de transports d'amour : je ne crois pas pour-
tant
Que mon discours pour vous ait en rien d'in-
fultant,
Et, sans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

D O R A N T E.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux ;
Et je ne trouve point, sans doute, en mon mérite
De quoi justifier ici votre conduite :
Mais, je vois qu'avec moi vous voulez plaisanter ;
C'est à moi de savoir, Madame, m'y prêter.

I S A B E L L E.

Dorante, c'est pousser bien loin la modestie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaisanterie,
Il nous en coûte assez en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de semblables aveux.
Mais, je crois pénétrer le secret de votre ame ;
Vous craignez que, cherchant à tromper votre
flamme,
Je ne veuille abuser du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît étrange
Qu'avec autant d'esprit on prenne ainsi le change :
Pensez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions si fort les transports indiscrets ?

Et qu'un amour ardent jusqu'à l'extravagance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence ?
Croyez, si votre sort dépendoit du pari,
Que c'est de le gagner que vous seriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la comédie ;
Votre talent m'étonne, il me fait même envie :
Et pour savoir répondre à des discours si doux,
Je voudrois en cet art exceller comme vous.
Mais, pour vouloir trop loin pousser le badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon personnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop sérieux

ISABELLE.

A la plaisanterie, il n'en feroit que mieux.
Tout de bon, je ne fais où de cette boutade,
Votre esprit a pêché la grotesque incartade.
Je m'en amuserois beaucoup en d'autres temps.
Je ne veux point ici vous gêner plus long-temps.
Si vous prenez ce ton par pure gentillesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse :
Si vos mépris pour moi veulent se signaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en consoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah ! per

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi ?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie,

Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son amour. ...
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.

(Elle sort en faisant, d'un air poli mais railleur, une révérence à Dorante.)

S C E N E I X.

D O R A N T E.

ME suis-je assez long-temps contraint en sa
présence ?

Ai-je montré près d'elle assez de patience ?

Ai-je assez observé ses perfides noirceurs ?

Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs ?

Douceurs pleines de fiel, d'amertume & de larmes !

Grands Dieux ! que pour mon cœur vous eussiez
eu de charmes ,

Si sa bouche , parlant avec sincérité ,

N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !

J'en ai trop enduré , je devois la confondre ;

A cette lettre , enfin , qu'eût-elle osé répondre ?

Je devois à mes yeux un peu l'humilier ;

Je devois Mais plutôt , songeons à l'oublier.

Fuyons , éloignons-nous de ce séjour funeste ;

Achevons d'étouffer un feu que je déteste ,

Mais ne partons qu'après avoir tiré raison

Du perfide Valere & de sa trahison.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardens à la colere !
Sans moi , vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager :
Ils font encor plus prompts souvent à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort , mon cher Valere , & t'en demande
excuse :

Mais pouvois-je prévoir une semblable ruse ?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !
Il n'en falloit pas tant , hélas ! pour me tromper.

VALERE.

Ami , je suis charmé du bonheur de ta flamme.
Il manquoit à celui qui pénètre mon ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes sentimens ,
Et de nous voir heureux tous deux en même temps.

LISETTE à Valere.

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aise ;
Mais pour Monsieur Dorante , il faut , ne lui dé-
plaîse ,
Qu'il nous fasse l'honneur de prendre son congé.

Quoi ! songes-tu....

LISETTE.

C'est vous qui n'avez pas songé
A la loi qu'aujourd'hui vous prescrit Isabelle.
On peut se battre, au fond, pour une bagatelle
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut épouser :
Mais Isabelle est femme à s'en formaliser.
Elle va, par orgueil, mettre en sa fantaisie,
Qu'un tel combat s'est fait par pure jalousie ;
Et sur de tels exploits, je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger ?

DORANTE.

Lisette, ah ! mon enfant, serois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable ?
Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi ;
Si tu veux me sauver, cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes prouesses,
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas ! de mes faiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaisse à prier :
Tuer d'abord les gens c'est la bonne manière.

VALÈRE.

Peux-tu voir de sang-froid comme il se désespère,
Lisette ! Ah ! sa douleur auroit dû t'attendrir.

L I S E T T E.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir ;
Et contre moi , peut-être , il tirera l'épée.

D O R A N T E.

J'avois compté sur toi , mon attente est trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

L I S E T T E.

Oh ! le rare secret !
Mais il est du vieux temps , j'en ai bien du regret !
C'étoit un beau prétexte.

V A L E R E.

Eh ! ma pauvre Lisette ,
Laisse de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous si tu le peux , si tu le veux du moins ,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

D O R A N T E.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie ,
Dispose de mes biens , dispose de ma vie ;
Cette bague d'abord

L I S E T T E (*prenant la bague.*)

Quelle nécessité ?

Je prétends vous servir par générosité.
Je veux vous protéger auprès de ma maîtresse ;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse ;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups ,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal & ramener Valere ,
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystère :
Que si je ne pouvois autrement tout parer ,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer
C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez
vous battre ;

Et qu'il vous a fallu, Monsieur, tenir à quatre.
Mais je devrois de plus observer avec soin
Les gestes, dits & faits dont je serois témoin,
Pour voir si vous étiez fidèle à la gageure.
Or, si je m'en tenois à la vérité pure,
Vous sentez bien, je crois, que c'est fait de vos
feux :

Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux,
Il me vient dans l'esprit une nouvelle idée

D O R A N T E.

Qu'est-ce ?

V A L E R E.

Dis-nous un peu . . .

L I S E T T E.

Je suis persuadée

Non... si... si-fait... je crois... ma foi, je n'y suis plus.

D O R A N T E.

Morbleu !

L I S E T T E.

Mais à quoi bon tant de soins superflus ?
L'idée est toute simple ; écoutez bien, Dorante :
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente,
Isabelle chez vous va vous faire appeller ;
Venez ; mais comme si j'avois su vous céler
Le projet qu'aujourd'hui sur vous elle médite.
Vous viendrez sur le pied d'une simple visite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira ;
Ne contredisant rien de ce qu'elle voudra.
Ce soir un feint contrat pour elle & pour Valere
Vous fera proposé pour vous mettre en colere ;
Signez-le sans façon ; vous pouvez être sûr
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle ,

Isabelle, obligée à tenir sa parole,
 Vous cede le pari, peut-être dès ce soir;
 Et le prix, par la loi, reste en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux! quel espoir flatteur succede à ma souffrance!
 Mais n'abuses-tu point ma crédule espérance?
 Puis-je compter sur toi?

LISETTE.

Le compliment est doux!
 Vous me payez ainsi de ma bonté pour vous?

VALERE.

Il est fort question de te mettre en colere!
 Songe à bien accomplir ton projet salutaire,
 Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
 Connois à ses terreurs l'excès de son tourment.
 Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
 Ne puis-je pas entrer? Mon ame impatiente....

LISETTE.

Que les amans sont vifs! Oui, venez avec moi.
A Dorante. Vous, de votre bonheur fiez-vous à
 ma foi,
 Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCENE II.

DORANTE.

Je verrois terminer tant de peines cruelles!
 Je pourrois voir enfin mon amour couronné!
 Dieux! à tant de plaisirs serois-je destiné?
 Je sens que les dangers ont irrité ma flamme;

Avec moins de fureur elle brûloit mon ame,
Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laisser connoître.
Avant le temps prescrit je ne dois point paroître.
Hélas ! mon foible cœur ne peut se rassurer ;
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCENE III.

ELIANTE, VALERE.

ELIANTE.

OUI, Valere, déjà de tout je suis instruite :
Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient séduite,
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALERE.

Eh ! quoi, belle Eliante, avez-vous donc pu croire
Que Valere à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur surtout, cherchât en d'autres
noeuds

Le prix dont vos bontés avoient flatté ses vœux ?
Ah ! que vous avez mal jugé de ma tendresse !

ELIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foiblesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté
Isabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie
A, par un franc aveu, calmé ma jalousie ;
Mais cet aveu, pourtant en exigeant de moi,
Que sur un tel secret je donnasse ma foi,

Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

V A L E R E.

Dorante est comme vous instruit de tout ceci.
Gardez votre secret en affectant de feindre.
Isabelle bientôt lasse de se contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en son propre piège & se rend à l'amour.

S C E N E IV.

I S A B E L L E, E L I A N T E, V A L E R E.

& L I S E T T E *un peu après.*

I S A B E L L E. (*en soi-même.*)

C E sang-froid de Dorante & me pique & m'ou-
trage.

Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclaircissement!

L I S E T T E (*arrivant.*)

Dorante va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même temps appeller le Notaire.

I S A B E L L E.

Mais il nous faut encor le secours de Valere :
Je crois qu'il voudra bien nous servir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

V A L E R E.

Si mon zele suffit & mon respect extrême,

Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous-même.

ISABELLE.

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce soir ;
Voudriez-vous bien l'être ?

ELIANTE.

Eh ! mais ! il faudra voir.
Comment ! il vous faut donc des cautions, Cousine,
Pour pleiger vos maris ?

LISETTE.

Oh ! oui ; car pour la mine ,
Elle trompe souvent.

ISABELLE à Valere.

Et bien , qu'en dites-vous ?

VALERE.

On ne refuse pas , Madame , un fort si doux ;
Mais d'un terme trop court.....

ISABELLE.

Il est bon de vous dire ,
Au reste , que ceci n'est qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante est là ; sans moi , vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'espere que son cœur ne pourra résister
Au trait que je lui garde.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE,
VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

AH! vous voilà, Dorante?
De vous voir aussi peu, je ne suis pas contente:
Pourquoi me fuyez-vous? Trop de présomption
M'a fait croire, il est vrai, qu'un peu de passion
De vos soins près de moi pouvoit être la cause:
Mais faut-il pour cela prendre si mal la chose?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
Je n'avois pas pensé que ce fût une offense
A troubler entre nous la bonne intelligence;
Vous m'avez, cependant, par des airs suffisans
Marqué trop clairement vos mépris offensans;
Mais si l'amant méprise un si foible esclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage.
Ma tendresse n'est pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE,

Je sens ce que je dois à vos bontés, Madame.
Mais vos sages leçons ont si touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même sincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, qu'il est froid! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon! c'est qu'il est piqué; c'est par pure grimace.

ISABELLE.

I S A B E L L E.

Depuis notre entretien, vous ferez bien surpris
D'apprendre en cet instant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

D O R A N T E, *froidement.*

Vous marier ! vous-même ?

I S A B E L L E.

En personne. D'où vient cette surprise extrême ?
Ferois-je mal, peut-être ?

D O R A N T E.

Oh ! non : c'est fort bien fait.
Cet hymen-là s'est fait avec un grand secret.

I S A B E L L E.

Point. C'est sur le refus que vous m'avez su faire
Que je vais épouser..... devinez.

D O R A N T E.

Qui ?

I S A B E L L E.

Valere.

D O R A N T E.

Valere ? Ah ! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc ?.....

I S A B E L L E.

Me cede son amant.

D O R A N T E.

Parbleu ! voilà, Madame, un exemple bien rare.

L I S E T T E.

Avant le mariage, oui, le fait est bizarre ;
M

Car, si c'étoit après; ah! qu'on en céderoit
Pour se débarrasser.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine:
Attendez le contrat, & vous verrez sa mine.

ISABELLE, (*à part.*)
Périssent mon caprice & mes jeux insensés!

UN LAQUAIS.
Le Notaire est ici.

DORANTE.
Mais, c'est être pressés.
Le contrat dès ce soir! Ce n'est pas raillerie.

ISABELLE.
Non, sans doute, Monsieur; & même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y signer.

DORANTE.
A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE.
S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.

S C E N E VI.

LE NOTAIRE, & les Acteurs de la Scene précédente.

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat je prononce ?

VALERE.

Non, Monsieur le Notaire ; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame ; il suffit qu'à son goût
Le contrat soit passé.

ISABELLE, regardant Dorante d'un air de dépit.

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient personne ait à se plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puisqu'il est ainsi, je vais sommairement,
En bref, succinctement, compendieusement
Résumer, expliquer, en style laconique,
Les points articulés en cet acte authentique,
Et jouxte la minute entre mes mains restant,
Ainsi que selon droit & coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. *Item*, pour leurs familles,
Bisayeuls, trisayeuls, pere, enfans, fils & filles,
Du moins réputés tels, ainsi que par la loi
Quem nuptiæ monstrant, il appert faire foi.
Item, pour leur pays, séjour & domicile,
Passé, présent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts,
dotaux,

Préciput, hypothèque, & biens paraphernaux
Item, encor, pour ceux de leur estoc & ligne.....

L I S E T T E.

Item, vous nous feriez une faveur insigne,
 Si de ces mots cornus le poumon dégagé,
 Il vous plaisoit, Monsieur, abréger l'abrégé.

V A L E R E.

Au vrai, tous ces détails nous sont fort inutiles:
 Nous croyons le contrat plein de clauses subtiles,
 Mais on n'a nul desir de les voir aujourd'hui.

L E N O T A I R E.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
 A le corroborer de votre signature?

I S A B E L L E.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
 A vous Valere.

E L I A N T E, *bas à Isabelle.*

Au moins, ce n'est pas tout de bon,
 Vous me l'avez promis, Cousine?

I S A B E L L E.

Eh! mon Dieu, non.
 Dorante veut-il bien nous faire aussi la grace.....
Elle lui présente la plume.

D O R A N T E.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'on
 ne fasse.

I S A B E L L E, (*à part.*)

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

D O R A N T E, (*à part.*)

Le futur est en blanc ; tout va bien jusqu'ici.

I S A B E L L E, (*bas.*)

Il signe sans façon !..... à la fin je soupçonne....

A Lisette. Ne me trompez-vous point ?

L I S E T T E.

En voici d'une bonne !

Il seroit fort plaisant que vous le pensassiez !

I S A B E L L E.

Hélas ! Et plutôt au ciel que vous me trompassiez ;
Je serois sûre au moins de l'amour de Dorante.

L I S E T T E.

Pour en faire quoi ?

I S A B E L L E.

Rien. Mais je serois contente.

L I S E T T E, (*à part.*)

Que les pauvres enfans se contraignent tous deux !

I S A B E L L E, *à Valere.*

Valere , enfin, l'hymen va couronner nos vœux ;
Pour en ferrer les nœuds sous un heureux auspice,
Faisons en les formant un acte de justice.

A Dorante à l'instant je cede le pari.

J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon esprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois abusée.

En secret mille fois je m'étois accusée

De le désespérer par trop de cruauté.

Dans un piège assez fin il s'est précipité ;

Mais il ne m'est resté pour fruit de mon adresse

Que le regret de voir que son cœur sans tendresse

Bravoit également & la ruse & l'amour.

Choisissez donc, Dorante, & nommez en ce jour,
Le prix que vous mettez au gain de la gageure;
Je dépens d'un époux, mais je me tiens bien sûre
Qu'il est trop généreux pour vous le disputer.

VALERE.

Jamais plus justement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéissance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire,
Je demande.....

ISABELLE.

Eh bien, quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

Il est donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là ?

DORANTE.

Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà

ISABELLE.

Ah ! vous m'avez trahie !

DORANTE, à ses pieds.

Eh ! quoi ! belle Isabelle,
Ne vous lassez-vous point de m'être si cruelle ?
Faut-il encor.....

S C E N E V I I.

CARLIN, botté & un fouet à la main.
Tous les Acteurs de la Scene précédente.

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux sont tout prêts,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des Valets!

CARLIN.

Monfieur, le temps fe paffe.

VALERE.

Eh ! quelle fantaisie
De nous troubler.....

CARLIN.

Il eft fix heures & demie.

DORANTE.

Te tairas-tu?

CARLIN.

Monfieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bayard!
Madame, pardonnez.....

CARLIN.

Monfieur, il faut me taire.
Mais nous avons ce foir bien du chemin à faire!

4

Le grand diable d'enfer puisse-t-il t'emporter !

ELIANTE.

Lisette, explique-lui.....

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter ?
Et peut-on dire un mot où parle Monsieur Carle ?

CARLIN, *un peu vite.*

Eh ! parle au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle,
Parle pendant qu'on parle : & quand on a parlé,
Parle encor, pour finir sans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable ?
(*A Isabelle.*) Puis-je, enfin, me flatter qu'un
penchant favorable
Confirmera le don que vos loix m'ont promis ?

ISABELLE.

Je ne fais si ce don vous est si bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie ;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main & vous laisse mon cœur.

DORANTE, *baissant la main d'Isabelle.*
Ah ! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc ? aurois-je la berlue.

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très bonne vue.
(*Riant.*) Témoin la lettre.....

CARLIN.

CARLIN.

Eh ! bien , de quoi veux-tu parler ?

L I S E T T E.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'étoit tout exprès ?

L I S E T T E.

Mon Dieu, quel imbécille !
Tu t'imaginois donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je sens que j'avois tort ; cette ruse d'enfer
Te doit donner le pas sur Monsieur Lucifer.

L I S E T T E.

Jamais comparaison ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je suis portée
Tu vois que par mes soins ici tout est content ;
Ils vont se marier , en veux-tu faire autant ?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le faut ; mais sois bonne diableffe ;
A me cacher tes tours mets toute ton adresse ;
Toujours dans la maison fais prospérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en saurai rien.

L I S E T T E.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus sage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage ;
Belles , sur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut sans danger se jouer à l'amour.

LES MUSES

GALANTES,

BALLET.

RESUMÉ

OF THE

PROGRESS

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage est si médiocre en son genre, & le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Françoise & de l'espèce de Poésie qui lui est propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des Chançons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractères de Musique dont j'étois occupé; dans ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la Musique de cette Piece ne vaille guere mieux que la Poésie, on ne laisse pas d'y trouver de temps en temps des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de suc-

cès ; favoir , en 1745 devant M. le Duc de Richelieu , qui le destinoit pour la Cour ; en 1747 sur le Théâtre de l'Opéra , & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popeliniere , que M. Rameau , qui les entendit , conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.



LES MUSES
GALANTES,
BALLET.

PROLOGUE.

*Le Théâtre représente le Mont Parnasse ;
Apollon y paroît sur son trône, & les
Muses sont assises autour de lui.*

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ divins esprits , naîssez fameux héros ;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire :
Nous réservons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

Muses, filles du Ciel, que votre gloire est pure !
 Que vos plaisirs sont doux !
 Les plus beaux dons de la nature
 Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
 Sur ce paisible mont, loin du bruit & des armes,
 Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
 La fiere ambition, l'amour ni ses faux charmes
 Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ses faux charmes
 Ne troubleront jamais nos cœurs.
On entend une Symphonie brillante & douce alter-
nativement.

SCENE II.

La Gloire & l'Amour descendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je ? ô ciel ! dois-je le croire !
 L'Amour dans le char de la Gloire !

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit !
 Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire :
 Par lui l'amant triomphe & le guerrier soupire ;
 Il forme les héros, & sa voix les conduit.
 Il faut lui céder la victoire
 Quand on veut briller à ma Cour :
 Rien n'est plus chéri de la Gloire
 Qu'un grand cœur guidé par l'Amour.

A P O L L O N.

Quoi ! mes divins lauriers , d'un enfant téméraire
Ceindroient le front audacieux ?

L' A M O U R.

Tu méprises l'Amour , éprouve sa colere.
Aux pieds d'une beauté sévère
Va former d'inutiles vœux.

Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs
amoureux

Que de moi seul dépend le don de plaire ;
Que les talens , l'esprit , l'ardeur sincere ,
Ne font point les amans heureux.

A P O L L O N.

Ciel ! quel objet charmant se retrace à mon ame !
Quelle soudaine flamme
Il inspire à mes sens !

C'est ton pouvoir , Amour , que je ressens :
Du moins à mes soupirs naissans
Daigne rendre Daphné sensible.

L' A M O U R.

Je te rendrois heureux ; je prétends te punir.

A P O L L O N.

Quoi ! toujours soupirer sans pouvoir la fléchir ?
Cruel ! que ma peine est terrible !
Il s'en va.

L' A M O U R.

C'est la vengeance de l'Amour.

L E S M U S E S.

Fuyons un tyran perfide ,
Craignons à notre tour.

Pourquoi cet effroi timide ?
 Apollon régnoit parmi vous,
 Souffrez que l'Amour y préside
 Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il est doux , qu'il est charmant de plaire !
 C'est l'art le plus nécessaire.
 Ah ! qu'il est doux , qu'il est flatteur
 De savoir parler au cœur.

*Les Muses , persuadées par l'Amour , répètent ces
 quatre vers.*

L'AMOUR.

Accourez Jeux & Ris , doux séducteurs des belles ;
 Vous par qui tout cede à l'Amour ,
 Confirmez mon triomphe , & parez ce séjour
 De mirthes & de fleurs nouvelles :
 Graces , plus brillantes qu'elles ,
 Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR , LA GLOIRE , LES MUSES , LES
 GRACES , *troupes de Jeux & de Ris.*

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau séjour ;
 Soupirez beautés rebelles ,
 Par nous tout cede à l'Amour.
On danse.

LA GLOIRE.

Les vents , les affreux orages ,

Font par d'horribles ravages ,
La terreur des matelots :
Amour , quand ta voix le guide ,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flammes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse.*

CHŒUR.

Gloire , Amour , sur les cœurs partagez la victoire.
Que le mirthe au laurier soit uni dès ce jour !
Que les soins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L'AMOUR.

Quittez , Muses , quittez ce désert trop stérile :
Venez de vos appas enchanter l'univers.
Après avoir orné mille climats divers ,
Que l'empire des Lys soit notre heureux asyle !
Au milieu des beaux arts puissiez-vous y briller
De votre plus vive lumière !
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire ,
Et des héros à célébrer.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE ENTREE.

HÉSIODE.

*Le Théâtre représente un Bocage, au travers duquel
on voit des Hameaux.*

SCENE PREMIERE.

EGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déjà pour disputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre ! hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore ;
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris , j'aime Hésiode , & plus que l'on ne pense
Je m'occupe de son bonheur :
Mais c'est en éprouvant ses feux & sa constance
Que j'ai dû m'assurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagements pourrez-vous vous soustraire ?

EGLÉ.

Je ne fais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

E G L É.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé peut faire.

D O R I S.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue, étrangere,
Jouit sur tous les cœurs d'un pouvoir mérité ;

Rien ne lui doit être impossible

Avec le secours invincible

De l'esprit & de la beauté.

E G L É.

J'apperçois Hésiode :

D O R I S.

Accablé de tristesse,

Il plaint le malheur de ses feux.

E G L É.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :

Mais pour quelques instans cachons-nous à ses yeux.

S C E N E I I.

H É S I O D E.

EGLÉ méprise ma tendresse ,

Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;

Son cœur en est le prix, & seul dans ces hameaux

J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne ;

Eglé le fait & m'abandonne !

Je vais la perdre sans retour.

A de frivoles chants se peut-il qu'elle donne

Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour ?

On entend une symphonie douce.

Quelle douce harmonie ici se fait entendre !...

Elle invite au repos. Je ne puis m'en défendre...
 Mes yeux appesantis laissent tarir leurs pleurs.....
 Dans le sein du sommeil je cede à ses douceurs.

S C E N E I I I.

E G L É , H É S I O D E *endormi.*

E G L É.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidèle,
 Songes; en ce séjour Euterpe vous appelle :
 Accourez à ma voix, parlez à mon amant,
 Par vos images séduisantes,
 Par vos illusions charmantes,
 Annoncez-lui le destin qui l'attend.

Entrée des Songes.

U N S O N G E.

Songes flatteurs,
 Quand d'un cœur misérable
 Vos soins appaisent les douleurs,
 Douces erreurs,
 Du sort impitoyable
 Suspendez long-temps les rigueurs.
 Réveil, éloignez-vous :
 Ah ! que le sommeil est doux !
 Mais quand un songe favorable
 Présage un bonheur véritable,
 Sommeil, éloignez-vous :
 Ah ! que le réveil est doux !

Les Songes se retirent.

E G L É.

Toi pour qui j'ai quitté mes sœurs & le Parnasse,
 Toi que le ciel a fait digne de mon amour,

Tendre berger, d'une feinte disgrâce
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime!
Des transports d'Apollon refflens l'effet sublime,
Et par tes chants divins t'élevant jusqu'aux cieux
Ose en les célébrant te rendre égal aux Dieux.

*Une Lyre suspendue à un laurier s'élève à côté
d'Hésiode.*

Amour, dont les ardeurs ont embrasé mon ame
Daigne animer mes dons de ta divine flamme:
Nous pouvons du génie exciter les efforts;
Mais les succès heureux sont dus à tes transports.

S C E N E IV.

H É S I O D E.

Où suis-je ! Quel réveil ? Quel nouveau feu
m'inspire !

Quel nouveau jour me luit ? Tous mes sens sont
surpris !...

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes esprits ?

Il la touche, & elle rend des sons.

Dieux ! quels sons éclatans partent de cette Lyre !

D'un transport inconnu j'éprouve le délire !

Je forme sans effort des chants harmonieux ;

O Lyre ! ô cher présent des Dieux !

Déjà par ton secours je parle leur langage.

Le plus puissant de tous excite mon courage,

Je reconnois l'amour à des transports si beaux ;

Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCENE V.

HÉSIODE, Troupe de Bergers qui s'assemblent
pour la Fête.

CHŒUR.

QUE tout retentisse,
Que tout applaudisse
A nos chants divers !
Que l'écho s'unisse,
Qu'Eglé s'attendrisse
A nos doux concerts !
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux.
Apollon va faire
Un amant heureux :
Flatteuse victoire !
Triomphe enchanteur !
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur. *On danse , après
quoi Hésiode s'approche pour disputer.*

CHŒUR.

O Berger , déposez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux disputer en ce jour ?

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'Amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude fervile ;
Et ma voix indocile ,
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espere ,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire ;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame ,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur :
Portez dans mon esprit cette brillante flamme ,
Dont vous brûlez mon cœur...

CHŒUR, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Mufettes.
Ah ! nous sommes vaincus !
Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

BELLE Eglé.... Mais, ô ciel ! quels charmes
inconnus !...

Vous êtes immortelle , & j'ai pu m'y méprendre
Vos célestes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre !
Qu'il n'est permis qu'aux Dieux de soupirer pour
vous ?

Hélas ! à chaque instant sans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offense ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes sermens ;
Je le dois à ta victoire ,
Et le donne à tes sentimens.

O

HÉSIODE.

Quoi ? vous seriez ? O ciel ! est-il possible ?
 Muse , vos dons divins ont prévenu mes vœux ,
 Dois-je espérer encor que votre ame sensible
 Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.
 Une ame pure , un cœur tendre & sincere ,
 Sont les biens les plus précieux ;
 Et quand on fait aimer le mieux ,
 On est le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux ,
 Bergers rassemblez-vous :
 Venez former les plus riantes fêtes.
 Je me plais dans vos bois , je chéris vos Musettes ;
 Reconnoissez Euterpe & célébrez ses feux.

SCENE VII.

EUTERPE , HÉSIODE , LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante , Muse aimable ,
 Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux ;
 Soyez-nous toujours favorable ,
 Présidez toujours à nos jeux. *On danse.*

D O R I S.

Dieux qui gouvernez la terre ,
 Tout répond à votre voix.
 Dieux qui lancez le tonnerre ,
 Tout obéit à vos loix.

De votre gloire éclatante ,
 De votre grandeur brillante
 Nos cœurs ne sont point jaloux.
 D'autres biens sont faits pour nous.
 Unis d'un amour sincere ,
 Un Berger , une Bergere ,
 Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

*Le Théâtre représente les Jardins d'Ovide à Thôme ,
 & dans le fond , des Montagnes affreuses par-
 semées de précipices , & couvertes de neiges.*

SCENE PREMIERE.

O V I D E.

C R U E L amour , funeste flamme !
 Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
 Cruel amour , funeste flamme ,
 Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
 Dans ces climats glacés au fond de la Scythie ;
 Contre tes feux n'est-il point de secours ?
 J'y brûle , hélas ! pour la jeune Erithie :
 Pour moi , sans elle , il n'est plus de beaux jours.
 Cruel amour , &c.
 Acheve du moins ton ouvrage ,
 Soumets Erithie à son tour.
 Ici tout languit sans amour ,
 Et de son cœur encor elle ignore l'usage ;
 Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour ,
 Et je vais par des jeux.... C'est elle , ô doux
 présage !
 Je m'éloigne à regret : mais bientôt sur mes pas
 Tout va lui parler le langage
 Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ERITHIE.

C'EN est donc fait ! & dans quelques momens
Diane à ses autels recevra mes sermens.

Jardins chéris , rians bocages ;
Hélas ! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiseaux , vos séduisans ramages
Ne charmeront donc plus mes sens ?
Vain éclat , grandeur importune !
Heureux qui dans l'obscurité
N'a point soumis à la fortune
Son bonheur & sa liberté !

Mais , quels concerts se font entendre ?
Quel spectacle enchanteur ici vient me surprendre ?

SCENE III.

*La Statue de l'amour s'élève au fond du théâtre ,
& toute la suite d'Ovide vient former des danses
& des chants autour d'Erithie.*

CHŒUR.

DIEU charmant , Dieu des tendres cœurs ,
Regne à jamais , lance tes flammes ;
Eh ! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs ?
Chantons , ne cessons point de célébrer ses charmes ;
Qu'il occupe tous nos momens.
Ce Dieu ne se sert de ses armes

Que pour faire d'heureux amans.
Les foins, les pleurs & les soupirs,
Sont les tributs de son empire;
Mais tous les biens qu'il en retire
Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

E R I T H I E.

Quels doux concerts ! quelle fête agréable !
Que je trouve charmant ce langage nouveau !
Quel est donc ce Dieu favorable ?

Elle considere la statue.

Hélas ! c'est un enfant ; mais quel enfant aimable !
Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau ?

U N H O M M E D E L A F Ê T E.

Ce foible enfant est le maître du monde :
La nature s'anime à sa flamme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.

Reconnoissez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner sur vous ;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puissant des immortels ;
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

E R I T H I E.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire ;
Mais quel est donc ce Dieu dont on veut me parler ?

O V I D E.

De ses plus doux secrets, discret dépositaire,
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mystere
Qui de ses biens charmans assaisonne le prix :
Plus on les a sentis ,
Et mieux on fait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels sont des biens si doux ;
Mais je brûle de m'en instruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ? n'en accusez que vous ;
Déjà dans mes regards vous auriez dû le lire.

ERITHIE.

Vos regards ! ... dans ses yeux quel poison séducteur !

Dieux ! quel trouble confus s'élève dans mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant , que mon ame partage ,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour est donc ce Dieu si redoutable ,

OVIDE.

L'Amour est ce Dieu favorable

Que mon cœur enflammé vous annonce en ce
jour ;
Profitons des bienfaits que sa main nous prépare :
Unis par ses liens....

E R I T H I E.

Hélas on nous sépare !
Du temple de Diane on me commet le soin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être témoin ,
Et je dois dès ce jour...

O V I D E.

Non , charmante Erithie ,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous suivons les
loix :
Il faut les attendrir , il faut unir nos voix.
Est-il des cœurs que notre amour ne touche ,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes & par ma bouche ,
Mais on approche... on vient... Amour , si pour ta
gloire ,
Dans un exil affreux il faut passer mes jours ,
De mon encens du moins conserve la mémoire !
A mes tendres accens accorde ton secours !

S C E N E V.

O V I D E , E R I T H I E , troupes de Sarmates.

C H Œ U R.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déesse des forêts :
Sans soins , sans peine & sans attente,

Nous subsistons par ses bienfaits;
 Célébrons la beauté Charmante
 Qui va la servir désormais :
 Que sa main long-temps lui présente
 Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATE

Venez belle Erithie....

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
 De deux tendres amans différez le supplice :
 Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
 Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

Non, elle est promise à Diane :
 Nos engagements sont des loix ;
 Qui pourroit être assez profane
 Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puissant des Dieux nos cœurs sont le
 partage.

Notre amour est son ouvrage :
 Est-il des droits plus sacrés ?
 Par une injuste violence
 Les Dieux ne sont point honorés.
 Ah ! si votre indifférence
 Méprise nos douleurs,
 A ce Dieu qui nous assemble
 Nous jurons de mourir ensemble
 Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos ames
 Pour

Pour ces amans infortunés ?
 Par l'amour l'un à l'autre ils étoient destinés :
 Que l'amour couronne leurs flammes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur , peuple trop généreux.

Quel prix de ce bienfait fera la récompense ?
 Puissiez-vous par mes soins , par ma reconnoissance ,

Apprendre à devenir heureux !

L'amour vous appelle :

Ecoutez sa voix ;

Que tout soit fidèle

A ses douces loix.

Des biens dont l'usage

Fait le vrai bonheur ,

Le plus doux partage

Est un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

*Le Théâtre représente le Péristyle du Temple
 de Junon à Samos.*

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE , ANACRÉON.

ANACRÉON.

LES beautés de Samos aux pieds de la Déesse
 Par votre ordre aujourd'hui vont présenter leurs
 vœux ;

Théâtre & Poésies.

P

Mais, Seigneur, si j'en crois le soupçon qui me
 presse,
 Sous ce zèle mystérieux
 Un soin plus doux vous intéresse.

POLYCRATE.

On ne peut sur la tendresse
 Tromper les yeux d'Anacréon,
 Oui, le plus doux penchant m'entraîne,
 Mais j'ignore à la fois le séjour & le nom
 De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON,

Je conçois le détour ;
 Parmi tant de beautés vous espérez connoître
 Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
 Mais cet amour enfin.....

POLYCRATE.

Un instant le fit naître :
 Ce fut dans ces superbes jeux
 Où mes heureux succès célébrés par ta Lyre....

ANACRÉON,

Ce jour, il m'en souvient, je devins amoureux
 De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh ! quoi ? toujours de nouveaux feux ?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aisément mon cœur cede :
 Il change de même aisément :
 L'amour à l'amour y succède,
 Le goût seul du plaisir y regne constamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a sans doute affermi son cœur ?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaisir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient..... Que d'appas ! Ah ! les cœurs
les plus sages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hom-
mages
Ne sont pas ceux qui te seront offerts.

SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

*Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs
hommages à la Déesse.*

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers;
Toi par qui tout respire,
Qui combles cet Empire
De tes biens les plus chers:
Junon, vois ces offrandes:
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les présenter.

Que tes mains bienfaisantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. *On danse.*

*Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans
le Temple à la tête des jeunes Samiennes.*

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*
O bonheur !

ANACRÉON.

O plaisir extrême !

POLYCRATE.

Quels traits charmans ! Quels regards enchanteurs !

ANACRÉON.

Ah ! qu'avec grace elle porte ces fleurs !

POLYCRATE.

Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'est la beauté que
j'aime.

ANACRÉON.

C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher : Rival trop dangereux.
Ah ! que je crains tes redoutables feux !
De mon cœur agité fais cesser le martyre ;
Porte à d'autres appas tes volages desirs.
Laisse-moi goûter les plaisirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flamme étoit volontaire,
Je l'immolerois à l'instant ;

Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins
sincere

Pour n'être pas toujours constant.

La gloire & la grandeur au gré de votre envie ,

Vous assurent les plus beaux jours ;

Mais que ferois-je de la vie ,

Sans les plaisirs , sans les amours ?

POLYCRATE.

Et que te servira ta vaine résistance ?

Ingrat, évite ma présence !

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux ,

Il est trop peu digne de vous.

S C E N E . I I I .

POLYCRATE.

TRANSPTS jaloux, tourmens que je déteste !

Ah ! faut-il me livrer à vos tristes fureurs ?

Faut-il toujours qu'une rage funeste

Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs ?

Cruel amour ! ta fatale puissance

Défunit plus de cœurs ,

Qu'elle n'en met d'intelligence :

Je vois Thémire. O transports enchanteurs !

S C E N E . I V .

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la résistance est vaine,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.

Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
 Vous feront partager la chaîne
 Que vous donnez à tous les cœurs !

THÉMIRE.

Je fuis les soupirs , les langueurs ,
 Les soins , les tourmens , les alarmes :
 Un plaisir qui coûte des pleurs
 Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'est un tourment de n'aimer rien.
 C'est un tourment affreux d'aimer sans espérance
 Mais il est un suprême bien ,
 C'est de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non , je crains jusqu'aux nœuds assortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah ! connoissez du moins les biens qu'il vous apprête.
 Vous devez à Junon le reste de ce jour.
 Demain une illustre conquête
 Vous est promise en ce séjour.

SCENE V.

THÉMIRE.

IL me cachoit son rang , je feignois à mon tour.
 Polycrate m'offre un hommage
 Qui combleroit l'ambition :
 Un sort plus doux me flatte davantage ,
 Et mon cœur en secret chérit Anacréon.
 Sur les fleurs , d'une aile légère ,
 On voit voltiger les zéphirs.

Comme eux d'une ardeur passagere,
Je voltige sur les plaisirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préserver mon cœur;
L'amour m'amuseroit comme un enfant aimable,
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCENE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autorise le mien:
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flamme une cruelle offense,
Vous la faites sur-tout à ma sincérité.
En amour même
Je dis la vérité;
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on sent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.

Ah! qu'un amant a de folie
 D'aimer, de haïr tour-à-tour:
 Ce qu'il donne à la jalousie,
 Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
 Non, l'amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs
 Est-ce à Flore de les défendre?
 S'il est des maux pour les amans
 Est-ce à l'Amour qu'il faut s'en prendre?
 Sans la neige & les orages,
 Sans les vents & leurs ravages,
 Les fleurs naîtroient en tous temps.
 Sans la froide indifférence,
 Sans la fière résistance,
 Tous les cœurs feroient contents.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
 Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient constants.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hommage
 Que la fidélité des vulgaires amans;
 Il vaut mieux aimer davantage,
 Et ne pas aimer si long-temps.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant si volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des transports si charmans,

THÉMIRE.

Vous séduisez plutôt que de convaincre ;
Je vois l'erreur & je me laisse vaincre.
Ah ! trompez-moi long-temps par ces tendres
discours ;
L'illusion qui plaît devoit durer toujours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance
Que je prétends vous tromper désormais.
Vous attendrez mon inconstance ,
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes desirs ,
Unissons mon sort & le vôtre ;
Toujours fidèles aux plaisirs ,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCENE VII.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE, Anacréon, je suspens mon courroux,
Et veux bien un instant t'égaliser à moi-même.
Je n'abuserai point de mon pouvoir suprême ;
Que Thémire décide & choisisse entre nous.

A Thémire. Dites quels sont les nœuds que votre
ame préfère,
N'hésitez point à les nommer :
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connois tout le prix du bonheur de vous plaire ,

Si j'osois m'y livrer. Cependant en ce jour,
 Seigneur, vous pourriez croire
 Que je donne tout à la gloire :
 Je veux tout donner à l'amour.
 Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il suffit. Je cede en ce moment ;
 Allez, soyez unis ; je puis être sensible ;
 Mais je n'oublierai point ma gloire & mon serment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
 Triomphe de soi-même en couronnant nos feux,
 Puisse toujours le ciel prévenir tous vos vœux !
 Que votre regne aimable,
 Par un bonheur constant à jamais mémorable,
 Eternise vos jours heureux.

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un si charmant présage ;
 Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour.
 Que l'amitié du moins me dédommage
 Des disgrâces de l'amour.
 Que tout célèbre cette fête ;
 L'heureux Anacréon voit combler ses desirs.
 Accourez, chantez sa conquête
 Comme il a chanté vos plaisirs.

SCENE VII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHŒUR.

QUE tout célèbre cette fête.
 L'heureux Anacréon voit combler ses desirs :

Accourons, chantons sa conquête,
Comme il a chanté nos plaisirs.

On danse.

ANACRÉON, *alternativement avec le Chœur.*

Jeux, brillez sans cesse,
Sans vous la tendresse
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours.

On danse.

Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 60607
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 60607
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 60607
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 60607
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 60607
U.S.A.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aye approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La premiere est que, puisque cet ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais. La seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue, qui seroit le chef-d'œuvre de l'art si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne fait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MONSIEUR
DUCLOS,
HISTORIOGRAPHE
DE FRANCE.

L'un des Quarante de l'Academie
Françoise, & de celle des Belles-
Lettres.

*S*OUFFREZ, MONSIEUR, que votre
Nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui,
sans vous, n'eût point vu le jour. Ce sera
ma premiere & unique Dédicace : puisse-
t-elle vous faire autant d'honneur qu'à
moi !

Je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

A C T E U R S.

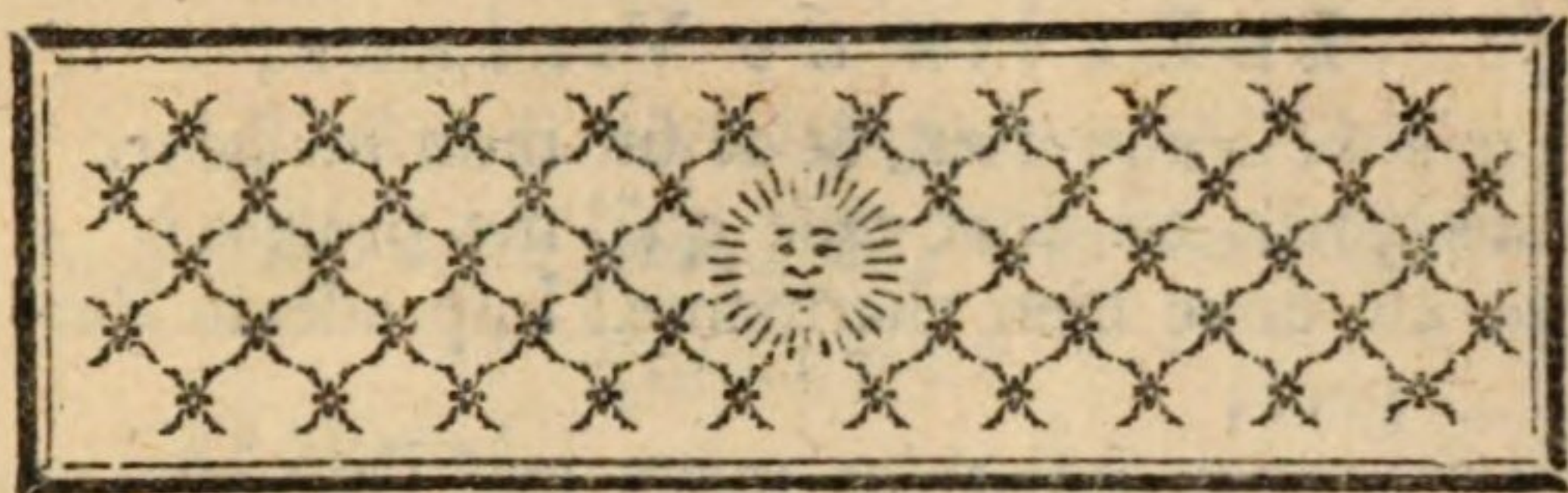
COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE DEVIN



LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

*Le Théâtre représente d'un côté la maison
du Devin ; de l'autre , des arbres & des
fontaines , & dans le fond un hameau.*

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant , & s'essuyant les yeux de
son tablier.*

J'ai perdu tout mon bonheur ;
J'ai perdu mon serviteur ;
Colin me délaisse !

Hélas ! il a pu changer !
Je voudrois n'y plus songer :
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse !

150 LE DEVIN DU VILLAGE,

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?
Elle est donc bien charmante ! Imprudente Ber-
gere,

Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en
ce jour ?

Colin m'a pu changer, tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?

Rien ne peut guérir mon amour,

Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur ;

J'ai perdu tout mon bonheur ;

Colin me délaisse.

Je veux le haïr.... je le dois....

Peut-être il m'aime encor.... pourquoi me fuir
sans cesse ?

Il me cherchoit tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure :

Il fait tout ; il saura le fort de mon amour :

Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

S C E N E II.

LE DEVIN, COLETTE.

*Tandis que le DEVIN s'avance gravement, CO-
LETTE compte dans sa main de la monnoie ; puis
elle la plie dans un papier, & la présente au
DEVIN, après avoir un peu hésité à l'aborder.*

COLETTE, d'un air timide.

PERDRAI-je Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur , & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien ?

Colin

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle ;
La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit , il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.

152 LE DEVIN DU VILLAGE,
Colin veut être brave, il aime à se parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !
Mise en riche Demoiselle,
Je brillerois tous les jours ;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.
Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur ;
J'aimois mieux être moins belle,
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce fera mon ouvrage :
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiète ;
Il s'endort s'il est content :
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

L E D E V I N.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puisse le connoître.
Mon art m'apprend qu'il va paroître.
Je vous appellerai quand il en fera temps.

S C E N E . I I I .

L E D E V I N.

J'AI tout su de Colin , & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux , il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

S C E N E . I V .

L E D E V I N , C O L I N .

C O L I N .

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage ;
Je préfère Colette à des biens superflus :
Je fus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois - je de plus ?

L E D E V I N .

Colin , il n'est plus temps , & Colette t'oublie.

C O L I N .

Elle m'oublie ! ô ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme , jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à se venger ?

COLIN.

Non , Colette n'est point trompeuse ;
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'Amoureuse
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfère à toi ;
C'est un beau Monsieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurois douter.

Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les Dames de Cour !
Aurois-je donc perdu Colette sans retour ?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la Fortune & l'Amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace , apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

I N T E R M E D E.

153

Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes Paysannes qui venoient le consulter, laissent tomber leurs présens, & se sauvent toutes effrayées en voyant ses contorsions.

LE DEVIN

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre ;
Il faut ici l'attendre.

C O L I N.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle & tendre ,
On a droit de tout obtenir.

A part.

Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

S C E N E V.

C O L I N.

JE vais revoir ma charmante Maîtresse.
Adieu châteaux, grandeurs, richesse !
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux momens que j'ai perdus.
Quand on fait aimer & plaire,
A-t-on besoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur, ma Bergere ;
Colin t'a rendu le sien.

156 LE DEVIN DU VILLAGE;

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir sa foi!
Malgré toute leur puissance,
Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperçois..... Je tremble en m'offrant à
sa vue.

Sauvons-nous..... Je la perds si je suis.....

COLETTE, *à part.*

Il me voit.... Que je suis émue!
Le cœur me bat....

COLIN.

Je ne fais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire; il la faut aborder.

*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air
moitié riant, moitié embarrassé.*

Ma Colette.... êtes-vous fâchée?

Je suis Colin: daignez me regarder.

COLETTE,

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidèle:
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé; mon erreur trop
cruelle

Venoit d'un Sort jeté par quelque esprit malin:
Le Devin l'a détruit; je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un Sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux!

COLETTE.

D'un amant plus constant....

COLIN.

Ah! de ma mort suivie,
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos soins sont superflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie;
Non, consulte mieux ton cœur:
Toi-même, en m'ôtant la vie,
Tu perdrais tout ton bonheur.

COLETTE.

à part. à Colin.

Hélas! Non, vous m'avez trahie;
Théâtre & Poésies.

R

158 LE DEVIN DU VILLAGE;

Vos soins sont superflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait ! vous voulez que je meure :
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne lentement.*
Colin ?

COLIN.
Quoi ?

COLETTE.
Tu me fuis ?

COLIN.
Faut-il que je demeure ;
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE. *Duo.*
Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort combloit mes desirs.

COLIN.
Quand je plaisois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.
Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.
Après le doux nœud qu'elle brise,
Seroit-il un autre bien ?
(*D'un ton pénétré.*)

Ma Colette se dégage !
COLETTE.
Je crains un amant volage.

E N S E M B L E.

Je me dégage à mon tour.
 Mon cœur, devenu paifible,
 Oubliera, s'il est possible,
 Que tu lui fus { cher un jour.
 chere

C O L I N.

Quelque bonheur qu'on me promette
 Dans les nœuds qui me sont offerts,
 J'eusse encor préféré Colette
 A tous les biens de l'univers.

C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur, jeune, aimable,
 Me parle aujourd'hui d'amour,
 Colin m'eût semblé préférable
 A tout l'éclat de la Cour.

C O L I N, *tendrement.*

Ah Colette!

C O L E T T E, *avec un soupir.*

Ah! Berger volage!

Faut-il t'aimer malgré moi?

Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec transport.

E N S E M B L E.

A jamais Colin { je t'engage
 t'engage

{ Mon cœur & { ma foi,
 { Son { fa
 Qu'un doux mariage
 M'unisse avec toi.

Aimons toujours sans partage:
 Que l'amour soit notre loi,
 A jamais, &c.

S C E N E VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice;
 Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un présent au Devin.
 Quel don pourroit jamais payer un tel service?

LE DEVIN, recevant des deux mains.

Je suis assez payé, si vous êtes heureux.
 Venez, jeunes Garçons, venez, aimables Filles,
 Rassemblez-vous, venez les imiter;
 Venez, galans Bergers, venez Beautés gentilles
 En chantant leur bonheur apprendre à le goûter

S C E N E D E R N I E R E.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE,

Garçons & Filles du Village.

CHŒUR.

COLIN revient à sa Bergere;

Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau;
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramène un Amant volage,
Et le rend heureux & constant.
On danse.

C O L I N.

R O M A N C E.

Dans ma cabane obscure,
Toujours foudris nouveaux;
Vent, soleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette, ma Bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans sa chaumière
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie,
Je viendrai te revoir :
Du soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

On danse une Pantomime.

L E D E V I N.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici ;
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.
Il tire une chanson de sa poche.

R 3

I.

L'art à l'Amour est favorable,
 Et sans art l'amour fait charmer;
 A la ville on est plus aimable;
 Au Village on fait mieux aimer.
 Ah! pour l'ordinaire,
 L'Amour ne fait guere
 Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
 C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN *avec le Chœur répète le refrain.*

Ah! pour l'ordinaire,
 L'Amour ne fait guere
 Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
 C'est un enfant, c'est un enfant.

(*Regardant la Chanson.*)

Elle a d'autres couplets! je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons; nous chanterons aussi.

Elle prend la chanson.

I I.

Ici de la simple Nature,
 L'Amour suit la naïveté;
 En d'autres lieux, de la parure
 Il cherche l'éclat emprunté.
 Ah! pour l'ordinaire,
 L'Amour ne fait guere
 Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
 C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

C O L I N.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah ! pour l'ordinaire , &c.

*A la fin de chaque couplet le Chœur répète
toujours ce vers :*

C'est un enfant , c'est un enfant.

L E D E V I N.

IV.

L'Amour , selon sa fantaisie ,
Ordonne & dispose de nous :
Ce Dieu permet la jalousie ,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire , &c.

C O L I N.

V.

A voltiger de belle en belle ,
On perd souvent l'heureux instant :
Souvent un Berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire , &c.

C O L E T T E.

VI.

A son caprice on est en butte ,
Il veut les ris , il veut les pleurs ,
Par les par les

C O L I N , *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

164 LE DEVIN DU VILLAGE,
COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;
C'est un enfant , c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant , c'est un enfant.

On danse.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours ,
Rien ne m'afflige , tout m'enchanté ;
Sans cesse il rit , toujours je chante :
C'est une chaîne d'heureux jours.

Quand on fait bien aimer , que la vie est char-
mante !

Tel , au milieu des fleurs qui brillent sur son
cours ,

Un doux ruisseau coule & serpente.

Quand on fait bien aimer , que la vie est char-
mante !

On danse.

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux ,
Animez-vous , jeunes Fillettes :
Allons danser sous les ormeaux ,
Galans , prenez vos chalumeaux.

Les Villageoises répètent ces quatre vers.

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes ;
Et pour avoir le cœur joyeux ,
Dançons avec nos amoureux ;

Mais n'y restons jamais feulettes.
Allons danser sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES

Allons danser sous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?
Toujours contens ,
Toujours chantans ;
Beauté sans fard ,
Plaisir sans art ;
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes ?
Allons danser sous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux, &c.



L E T T R E

A MONSIEUR

L E N I E P S ,

Écrite de Montmorenci le 5 Avril 1759.

EH vive Dieu ! mon bon ami , que votre lettre est réjouissante ! des cinquante louis , des cent louis , des deux cents louis , des 4800 livres ! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela ? Vraiment , je suis tout émerveillé de la générosité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! il me semble que je vois déjà les monceaux d'or étalés sur ma table ! Malheureusement un pied cloche , mais je le ferai reclouer , de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher , dans la cave , au lieu d'y entrer par la porte , en bons tonneaux bien reliés , digne & vrai coffre-fort , non pas tout-à-fait d'un Genevois , mais d'un Suisse. Jusqu'ici M. Duclos m'a gardé le secret sur ces brillantes offres : mais puisqu'il est chargé de me les faire , il me les fera ; je le connois bien , il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O ! quand je serai riche ; venez , venez , avec vos monstres de l'Escalade , je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça , notre ami , c'est assez rire ; mais que

l'argent viennois. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, & par les deux lettres qui l'accompagnent, l'état de la question. Ces Lettres ont resté toutes deux sans réponse. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire; je serois bien curieux de savoir comment, & de quoi? Seroit-ce d'être assez insolent pour demander justice, & assez fou pour espérer que l'on me la rendra? Dans cette dernière affaire, j'ai envoyé un double de mon mémoire à M. Duclos, qui, dans le temps, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui ressembloit à ceux dont vous me parlez, je marquois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre, contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma première Lettre. Il répondit à cette première qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit; qu'au surplus MM. Rebel & Francoeur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'il alloient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avois pas existé; qu'ils avoient remis le Devin du Village.... vous savez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même

les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées : de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs, avoit été de renchérir sur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'insultes, je rejetai dans ma troisieme Lettre à M. Duclos, l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées, & je persistai à redemander la restitution de ma piece. M. Duclos ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en est restée.

Or, mon ami, voyons donc selon la rigueur du droit en quoi je suis à blâmer. Je dis selon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne se fassent, des insultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité est rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits sont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, disent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'est pas de notre fait. Je le suppose un moment ; qu'importe ? Le traité en est-il moins rompu ? Je n'ai point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendrait-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? j'ai cédé mon ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées : je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé. Mon Ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande ; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que

m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé; en cela, d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personne. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs? Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler? S'ils vouloient garder mon ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt. Mais en ne défavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont partagée; en ne me rendant pas les entrées qu'ils favoient m'être dûes, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne favoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance, dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la malhonnêteté de leurs prédécesseurs; car en me refusant l'entrée, le sieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village on auroit soin de m'envoyer des billets. Or non-seulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire; mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont

pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que tous ces gens - là , tout fiers de pouvoir être iniques impunément , se croiroient déshonorés s'ils faisoient un acte de justice.

En recommençant à ne me plus refuser les entrées , ils appellent cela me les rendre. Voilà qui est plaisant ! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées ; la jouissance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due , n'entroit - elle pas dans le traité ? Ces Messieurs penseroient - ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie ? Mon Ouvrage ne sauroit être à eux , qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent , me dira-t-on , me rendre le temps passé : pour-quoi me l'ont-ils ôté ? c'est leur faute , me le doivent-ils moins pour cela ? C'étoit à eux , par la représentation de cette impossibilité , & par de bonnes manieres , d'obtenir que je voulusse bien me relâcher en cela de mon droit , ou en accepter une compensation. Mais , bon ! je vauz bien la peine qu'on daigne être juste avec moi ! soit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je suis obligé de leur faire grace. Ma foi , puisqu'ils sont si rogues , si vains , si dédaigneux de toute justice , je demande , moi , la justice en toute rigueur ; je veux tout le prix stipulé , ou que le marché soit nul. Que si l'on me refuse la justice qui m'est due , comment ce refus fait-il mon tort , & qui est - ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable , de raisonnable à répondre à cela ? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Messieurs , lorsqu'à regret & en rechignant , ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'est dû !

*De nos Plaideurs Manceaux les maximes m'étonnent ;
Ce qu'ils ne prennent pas , ils disent qu'ils le donnent.*

Passons aux raisons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées , tandis que j'étois à Paris , me les rendre quand je n'y suis plus , n'est - ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne savent - ils pas bien que je n'ai ni le moyen , ni l'intention de profiter de leur offre ? Eh ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra , n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refusent pas , dit M. Duclos , de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain , & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi , ni parole , qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte , que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois ? Ils n'en auront plus , direz-vous , le prétexte. Eh ! pardonnez-moi , Monsieur , ils l'auront toujours ; car , si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau , qu'on me remene aux Carrieres ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner , manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges , on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au spectacle , & que mon exclusion étoit une affaire de police ?

Premierement , ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié , ni battu des

mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire ni bâiller à l'Opéra François , puisque je n'y restois jamais , & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre psalmodie , je me fauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle , ils se seroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a su avec quel soin j'étois conigné , recommandé aux sentinelles ; par-tout on n'attendoit qu'un mot , qu'un geste , pour m'arrêter ; & si-tôt que j'allois au Parterre , j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a longtemps que je me suis dit : *Jean-Jacques , puisque tu prends le dangereux emploi de défenseur de la vérité , sois sans cesse attentif sur toi-même , soumis en tout aux loix & aux regles , afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie , que je crois l'avoir observé jusqu'ici. Aussi , mon bon ami , je parle ferme & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur la terre qui puisse me faire du mal justement ; & quant à l'injustice , personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres , tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien ; & les insultes des Directeurs de l'Opéra , sont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'est mon affaire que quiconque me fera du mal , fasse mal ; & voilà de quoi je réponds.

Premierement donc , ils mentent , & en second lieu , quand ils ne mentiroient pas , ils ont tort ; car quelque mal que j'eusse pu dire , écrire ou
faire ,

faire, il ne falloit point m'ôter les entrées; attendu que l'Opéra n'en étant pas moins possesseur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jeter ma cendre au vent, si je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi-bien, comment, étant prisonnier ou pendu, ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils disent encore: puisqu'il se déplaît à notre théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse?

De quelque maniere que je tourne la chose, quelque regle de justice que j'y puisse appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à la restitution de ma Piece, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice; & qu'ils ont raison, parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. Piffot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi: toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement*; sans que jamais j'en aye pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier Discours, ni aucune espece de présent, sinon quelques exemplaires pour mes

amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, sur le pied de cinq cens francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes : il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cent cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur-le-champ ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (*), & il ne le devoit pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Pissot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison ; & il est clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que pourvu que l'argent

[*] Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cens livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

viennne , je m'enbarraffe peu comment il vient , je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir , il me feroit moins douloureux de perdre ; & l'on fait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on m'e dépouille injustement de ce qui m'appartient , quand on m'ôte le modique produit de mon travail , on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer ; il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps que le Public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode , & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jacques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année , il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart , de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes , connoissent le prix de ce pain , & ne feront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point , croyez-moi , de me défendre des discours publics , vous auriez trop à faire ; il suffit qu'ils ne vous abusent pas , & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offensé pardonne , mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde , ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir , ni m'en défendre : ne fait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs , avec mon étourdie franchise , je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair , que celui qui se dit mon ami , ne l'est

point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienfaisance! La haine en tire un si commode parti! On satisfait sa vengeance à son aise, en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond il n'est pas méchant; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison qu'ils se chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'âme de dire mille biens de moi, après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse, après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je fasse à cela? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les secrets de l'amitié, même après qu'elle est éteinte? Non, cher le Nieps, on peut repousser les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les assassins son ami, le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.



PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le Théâtre représente un atelier de Sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée, sous un pavillon d'une étoffe légère & brillante, orné de crépines & de guirlandes.

Pygmalion assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triste; puis se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

PYGMALION.

IL n'y a point-là d'ame ni de vie; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O Mon génie, où es-tu? Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée; le marbre fort froid de mes mains.

Pygmalion, ne fais plus des Dieux: tu n'es qu'un vulgaire Artiste.... Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ses outils, puis se promène quelque temps en rêvant, les bras croisés.

Que suis-je devenu? quelle étrange révolution s'est faite en moi?

Tyr , ville opulente & superbe , les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus ; j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artistes & des Philosophes me devient insipide ; l'entretien des Peintres & des Poètes est sans attrait pour moi ; la louange & la gloire n'élèvent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous , jeunes objets , chef-d'œuvres de la nature que mon art osoit imiter , & sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse , vous ! mes charmans modeles , qui m'embrâsiez à la fois des feux de l'amour & du génie , depuis que je vous ai surpassés , vous m'êtes tous indifférens.

Il s'assied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable , je n'y fais rien faire , & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe , de figure en figure ; mon ciseau foible , incertain , ne reconnoît plus son guide : ces ouvrages grossiers restés à leur timide ébauche ne sentent plus la main qui jadis les eût animés.....

Il se leve impétueusement.

C'en est fait , c'en est fait ; j'ai perdu mon génie...
Si jeune encore ! je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint , sent-on ces émotions , sent-on ces élans des passions impétueuses , cette inquiétude insurmontable , cette agitation secrète qui me tourmente & dont je ne puis démêler la cause ?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportoïs

à mes travaux ; je l'ai caché sous ce voile mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste , & ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher , qu'il va m'être précieux , cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand , de beau , de digne de moi , je montrerai ma Galathée , & je dirai : voilà mon ouvrage. O ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu , tu me resteras , & je serai consolé.

Il s'approche du pavillon , puis se retire ; va , vient , & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oïveté , pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ? ... Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure ; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si charmant.... peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir , l'examiner de nouveau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer. *Il va pour lever le voile , & le laisse retomber comme effrayé.*

Je ne fais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile ; une frayeur me saisit ; je crois toucher au sanctuaire de quelque divinité. Pygmalion , c'est une pierre ; c'est ton ouvrage qu'importe ? On sert des Dieux dans nos temples qui ne sont pas d'une autre matière , & n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant , & se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un pied-d'estal fort petit , mais exhaussé par un gradin de mar-

bre , formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée ! recevez mon hommage. Oui , je me suis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphé , & je vous ai fait Déesse. Vénus même est moins belle que vous.

Vanité , foiblesse humaine : je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage ; je m'enivre d'amour-propre ; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non , jamais rien de si beau ne parut dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des Dieux.....

Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ? Mes mains les ont donc touchées ? ... ma bouche a donc pu ? Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop lenu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

Il prend son maillet & son ciseau ; puis s'avancant lentement , il monte , en hésitant , les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin , le ciseau déjà levé , il s'arrête.

Quel tremblement ! quel trouble ! ... Je tiens le ciseau d'une main mal assurée..... je ne puis.... je n'ose je gâterai tout.

Il s'encourage enfin présentant son ciseau il en donne un seul coup , & saisi d'effroi il le laisse tomber en poussant un grand cri.

Dieux ! je sens la chair palpitante repousser le ciseau !....

Il redescend tremblant & confus.

.... Vaine terreur ! fol aveuglement ! ... Non ... je n'y toucherai point ; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.

Il la considère de nouveau.

Que veux-tu changer ? regarde ; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ? Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut..... Divine Galathée !
moins

moins parfaite , il ne te manqueroit rien.....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-temps. Puis retournant s'asseoir , il dit d'une voix lente & changée :

Quels desirs osé-je former ? Quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?..... O ciel ! le voile de l'illusion tombe , & je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

..... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !..... un marbre ! une pierre ! une masse informe & dure , travaillée avec ce fer !..... Insensé , rentre en toi-même ; gémis sur toi..... vois ton erreur , vois ta folie.....

.... Mais non.....

Impétueusement.

Non , je n'ai point perdu le sens ; non , je n'extravague point ; non , je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris , c'est d'un être vivant qui lui ressemble ; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable , quelque corps qui la porte , & quelque main qui l'ait faite , elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui , ma seule folie est de discerner la beauté : mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

Moins vivement , mais toujours avec passion.

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens , & retourner avec mon

Théâtre & Poésies.

T.

ame à leur source ! Hélas ! il reste immobile & froid , tandis que mon cœur embrasé par ses charmes , voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élan- cer hors de moi ; je crois pouvoir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah ! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée !..... Que dis-je , ô Ciel ! Si j'étois elle je ne la verrois pas , je ne ferois pas celui qui l'aime ! Non , que ma Gala- thée vive , & que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois toujours un autre , pour vouloir toujours être elle , pour la voir , pour l'aimer , pour en être aimé...

Transport, Tourmens, vœux, desirs, rage, im- puissance, amour terrible, amour funeste !..... oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puis- sants, Dieux bienfaisans, Dieux du peuple, qui con- nûtes les passions des hommes, ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! voyez cet objet, voyez mon cœur, foyez justes & mé- ritez vos autels !

Avec un enthousiasme plus pathétique.

Et toi, sublime essence qui te caches aux sens ; & te fais sentir aux cœurs ; ame de l'univers , principe de toute existence ; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la ma- tière, le sentiment aux corps, & la forme à tous les êtres ; feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve & se reproduit sans cesse ; ah ! où est ton équilibre ? où est ta force expansive ? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprou- ve ? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, & le froid de la mort reste sur ce marbre ; je périss par l'excès de vie qui lui

manque. Hélas ! je n'attends point un prodige ; il existe , il doit cesser ; l'ordre est troublé , la nature est outragée ; rends leur empire à ses loix , rétablis son cours bienfaisant , & verse également ta divine influence. Oui , deux êtres manquent à la plénitude des choses ; partage-leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre. C'est toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le sentiment & la vie ; donne-lui la moitié de la mienne , donne-lui tout , s'il le faut ; il me suffira de vivre en elle. O toi ! qui daignes sourire aux hommages des mortels , ce qui ne sent rien ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! Déesse de la beauté , épargne cet affront à la nature , qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas !

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'assurance & de joie.

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu ! quel courage inespéré me ranime ! Une fièvre mortelle embrâsoit mon sang : un baume de confiance & d'espoir court dans mes veines ; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels , quand ils ont invoqué les Dieux , ils sont plus tranquilles...

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés.... Hélas ! en l'état où je suis , on invoque tout , & rien ne nous écoute ; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir.

Honteux de tant d'égaremens , je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal , je sens un nouveau

trouble, une palpitation me suffoque, une secrète frayeur m'arrête.....

Ironie amère.

..... Eh ! regarde, malheureux ; deviens intrépide ; ose fixer une statue.

Il la voit s'animer, & se détourne saisi d'effroi & le cœur serré de douleur.

Qu'ai-je vu ? Dieux ! qu'ai-je cru voir ? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même..... Ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misère, enfin, je l'ai vu....

Excès d'accablement.

Infortuné, c'en est donc fait..... ton délire est à son dernier terme..... ta raison t'abandonne ainsi que ton génie..... Ne la regrette point, ô Pygmalion ! sa perte couvrira ton opprobre.....

Vive indignation.

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre, de devenir un homme à visions.

Il se retourne, & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux & leve les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels ! Vénus, Galathée ! ô prestige d'un amour forcené !

GALATHÉE se touche & dit.

Moi.

PYGMALION transporté.

Moi !

GALATHÉE se touchant encore.

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE fait quelques pas & touche un marbre.

Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde; il se leve précipitamment, lui tend les bras, & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui; il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE avec un soupir.

Ah! encore moi!

PYGMALION.

Oui, cher & charmant objet; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur & des Dieux: c'est toi, c'est toi seule: je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.



P I E C E S

E N V E R S.

EPITRE à M. de l'Etang, Vicaire de Marcouffis.

EN dépit du destin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse,
Dans votre gaîté sans rudesse,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remède,
Au triste ennui qui nous possède,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance,
Où les plus grands fripons de France
Régissent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie;
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolens,
Ecraient les humbles talens,
Et tyrannisent la fortune;
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain;
Où d'un petit Magot vilain,
L'amour fit le héros des belles;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat;
Où le jeune & beau Magistrat

Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite;
Où le savant, bas parasite,
Chez Aspasie ou chez Phriné
Vend de l'esprit pour un diné!
Paris ! malheureux qui t'habite,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de son pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne fait point se faire un asyle
Inabordable aux noirs fouscis,
Tel qu'à mes yeux est Marcouffis !
Marcouffis qui fait tant nous plaire;
Marcouffis dont pourtant j'espere
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher Vicaire,
Votre demeure hospitaliere
A gens dont le soin le plus doux
Est d'aller passer près de vous
Les momens dont ils font les maîtres.
Nous connoissons déjà les êtres
Du pays & de la maison;
Nous en chérissons le Patron,
Et desirons, s'il est possible,
Qu'à tous autres inaccessible,
Il destine en notre faveur
Son loisir & sa bonne humeur.
De plus; priere des plus vives,
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaisans,
Ou beaux parleurs, ou médifans:
Point de ces gens, que Dieu confonde,
De ces fots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux-esprits,
Vendeurs de fumée à tout prix;

Au riche faquin qui les gâte ;
Vils flatteurs de qui les empâte ,
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petit-Mâîtres,
Point de ces Houbereaux champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigrieches,
Voix aigre , teint noir , & mains seches ;
Toujours syndiquant les appas
Et les plaisirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zèle ,
Se donnant à tous pour modèle ;
Médisantes par charité ,
Et sages par nécessité.
Point de Crésus , point de canaille ;
Point surtout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs ,
Fripons sans probité , sans mœurs ;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere ;
Mangeant fièrement notre bien ,
Exigeant tout , n'accordant rien ,
Et dont la fausse politesse
Rusant , patelinant sans cesse ,
N'est qu'un piège adroit pour duper
Le sot qui s'y laisse attraper.
Point de ces fendans Militaires ,
A l'air rogue , aux mines altieres ,
Fiers de commander des goujats ,
Traitant chacun du haut en bas ,
Donnant la loi , tranchant du maître ;
Bretailleurs , fanfarons peut-être ,
Toujours prêts à battre ou tuer ,
Toujours parlant de leur métier ,

Et cent fois plus pédans , me semble ,
Que tous les ergoteurs ensemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux ,
Mais si , par un fort plus heureux ,
Il se rencontre un honnête homme ,
Qui d'aucun grand ne se renomme ,
Qui soit aimable comme vous ;
Qui sache rire avec les foux ,
Et raisonner avec le sage ;
Qui n'affecte point de langage ,
Qui ne dise point de bon mot ,
Qui ne soit pas non plus un sot ,
Qui soit gai sans chercher à l'être ,
Qui soit instruit sans le paroître ,
Qui ne rie que par gaité ,
Et jamais par malignité ;
De mœurs droites sans être austères ,
Qui soit simple dans ses manieres ,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive aussi pour lui ;
Qui sache assaisonner la table
D'appétit , d'humeur agréable ;
Ne voulant point être admiré ,
Ne voulant point être ignoré ,
Tenant son coin comme les autres ,
Mêlant ses folies aux nôtres ;
Raillant sans jamais insulter ,
Raillé sans jamais s'emporter ;
Aimant le plaisir sans crapule ,
Ennemi du petit scrupule ;
Buvant sans risquer sa raison ,
Point philosophe hors de saison ;
En un mot d'un tel caractère ,
Qu'avec lui nous puissions nous plaire ,
Qu'avec nous il se plaise aussi :
S'il est un homme fait ainsi

Donnez-le nous, je vous supplie ;
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déjà de le voir ,
Et de l'aimer , c'est mon devoir ;
Mais c'est le vôtre , il faut le dire ,
Avant que de nous le produire ,
De le connoître. C'est assez ,
Montrez-le nous si vous osez.

F R A G M E N T

D' U N E E P I T R E

A M. B * * * .

A PRÈS un carême ennuyeux ,
Grace à Dieu voici la semaine
Des divertissemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine ,
Dans chaque Eglise on se promene ,
Chaque autel y charme les yeux ;
Le luxe , & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là , maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces saints lieux ;
Le moine ignorant s'y démene ,
Récitant , à perte d'haleine ,
Ses *oremus* mystérieux ;
Et criant d'un ton furieux
Fora , fora , par saint Eugene !
Rarement la sermone est vaine ,
Diable & frà s'entendent bien mieux ;

L'un à l'autre obéit sans peine.

Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramene.

Dans ce temple délicieux,

Où ma dévotion m'entraîne,

Quelle agitation soudaine

Me rend tous mes sens précieux ?

Illumination brillante ,

Peintures d'une main savante ,

Parfums destinés pour les Dieux ;

Mais dont la volupté divine

Délecte l'humaine narine

Avant de se porter aux cieux ;

Et toi musique ravissante !

Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux ,

Que tu plais quand Cattine chante !

Elle charme à la fois notre oreille & nos yeux.

Beaux sons, que votre effet est tendre !

Heureux l'amant qui peut s'attendre

D'occuper en d'autres momens

La bouche qui vous fait entendre ,

A des soins encor plus charmans !

Mais ce qui plus ici m'enchanté ,

C'est mainte dévote piquante ,

Au teint frais, à l'œil tendre & doux ;

Qui, pour éloigner tout scrupule ,

Vient à la Vierge à deux genoux ,

Offrir dans l'ardeur qui la brûle ,

Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels sont les familiers colloques ,

Tels sont les ardens soliloques

Des gens dévots en ce saint lieu :

Ma foi, je ne m'étonne gueres

Quand on fait ainsi ses prières ,

Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chanson Italienne de Métastase.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne
Ne déguise plus sa peine;
Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte :
Sous une colere feinte
L'Amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.

En paix sans toi je sommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes desirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte
Sans regrets & sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fiere, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une caresse,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me paroïs encor belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur ton visage,
Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine!
Hélas! je crus en mourir!
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir?

Ainsi du piège perfide,
Un oiseau simple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse,
Pour n'être plus attrapé

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés;
Mais tel au port qu'il desire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte ;
Je ne parle point par feinte ,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et quoi que tu puisses dire ,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas , beauté trop vaine ,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidèle amant.
Ma perte est moins dangereuse ;
Je fais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément,

L' A L L É E

D E

S I L V I E.

QU'A m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie ,
Solitude aimable & chérie ,
Puissiez-vous toujours me charmer !
De ma triste & lente carrière
Rien n'adouciroit la misère ,
Si je cessois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asyle ,
Fuyez de mon ame tranquille ,
Vains & tumultueux projets ;

Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur & la sagesse,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir ?
Et si le temps coule si vite,
Au lieu de retarder sa fuite,
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la simple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ses desirs sont satisfaits.
Tant de soins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme, content du nécessaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions, sources de supplices !
Cruels tyrans, doux séducteurs !
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable,
Qui dans son ame insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or ;
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor !
Malheur à l'ame ambitieuse,
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains !

Qu'à ses rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour sa chute,
Soit creusé de ses propres mains!
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité!
Qu'il éprouve dans sa misère,
De la part de son propre frere,
La même insensibilité!

Sans doute un cœur né pour le crime,
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions;
Mais jamais du ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à se faire entendre
En faisant taire la raison.
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables loix :
La haine & ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus?
Nous les mettons au rang des crimes:
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment?
Il en est tant de plus coupables,
Qu'il traite moins sévèrement!

O discours trop remplis de charmes!
Est-ce à moi de vous écouter?
Je fais avec mes propres armes

Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour ;
J'y veux moraliser sans cesse ,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre en ce charmant asyle,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomentier l'ardeur :
Hélas ! n'est-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon septieme lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse & son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste & sévere sagesse
Fera bientôt fuir les amours ,
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chassant l'aimable volupté,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité ;
On me verra , par jalousie ,
Prêcher mes caduques vertus ,
Et souvent blâmer par envie
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge ,
Raison , malgré ton vain effort ,
Le Sage a souvent fait naufrage ,
Quand il croyoit toucher au port.
O sagesse ! aimable chimere !
Douce illusion de nos cœurs !
C'est sous ton divin caractère

Que nous encençons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à sa mode :
Sous le masque le plus commode ,
A leur propre félicité ,
Ils déguisent tous leur foiblesse ,
Et donnent le nom de sagesse
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel , chez la Jeunesse étourdie ,
Le vice instruit par la folie ,
Et d'un faux titre revêtu ,
Sous le nom de philosophie ,
Tend des pièges à la vertu.
Tel , dans une route contraire ,
On voit le fanatique austere ,
En guerre avec tous ses desirs ,
Peignant Dieu toujours en colere ,
Et ne s'attachant , pour lui plaire ,
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.
Ah ! s'il existoit un vrai Sage ,
Que , différent en son langage
Et plus différent en ses mœurs ,
Ennemi des vils séducteurs ,
D'une sagesse plus aimable ,
D'une vertu plus sociable ,
Il joindroit le juste milieu
A cet hommage pur & tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs , aux bienfaits de Dieu !

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba & voces , prætereàque nihil.

LETTER

LAMINGTON

FRANCIS

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année dernière à l'Opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens , & je sentoís bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés , ou prêts à l'être , & qu'il n'est plus question de Cabales , je crois pouvoir hasarder mon sentiment , & je le dirai avec ma franchise ordinaire , sans craindre en cela d'offenser personne ; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un peuple (*) qui donneroit à des Chançons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ses Musiciens

[*] De peur que mes lecteurs ne prennent les dernières lignes de cet alinéa pour une satire ajoutée après coup , je dois les avertir qu'elles sont tirées exactement de la premiere édition de cette lettre ; tout ce qui suit fut ajouté dans la seconde.

que de ses Philosophes, & chez lequel il faudroit parler de Musique avec plus de circonspection que des plus graves sujets de morale.

C'est par la raison que je viens d'exposer que quoique quelques-uns m'accusent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de respect à la Musique Françoise dans ma premiere édition, le respect beaucoup plus grand & l'estime que je dois à la nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable, si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition : ainsi en la parcourant de sens-froid, le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poètes & même quelques Musiciens qui n'étoient pas sans génie, je crois notre langue peu propre à la Poésie, & point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poètes mêmes ; car quant aux Musiciens, chacun fait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute

affaire de raisonnement. En revanche, la langue Françoisse me paroît celle des Philosophes & des Sages (*) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

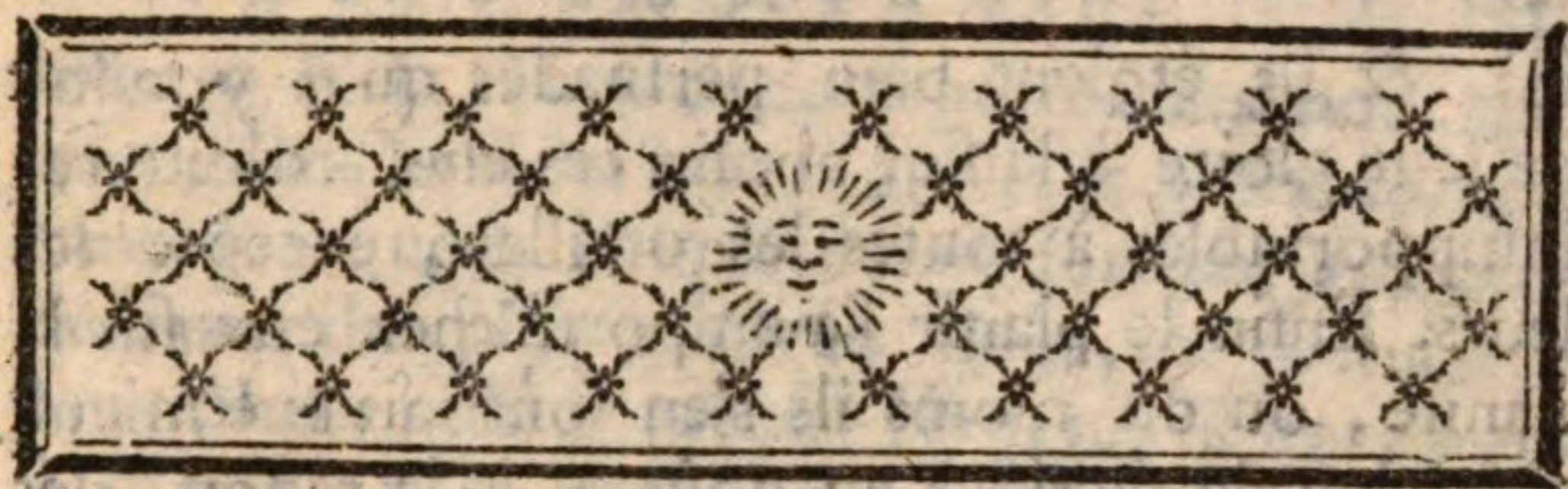
Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le public, que je n'attende rien de lui, & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'écrivains mercénaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrai, ne consiste pas dans de vains ménagemens qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose : & c'est

(*) C'est le sentiment de l'Auteur de la lettre sur les Sourds & les Muets, sentiment qu'il soutient très bien dans l'addition à cet ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ses Ecrits.

204 A V E R T I S S E M E N T.

ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi , de quelque sens qu'on veuille envisager les choses , en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette lettre a excitées , j'ai bien peur , qu'à la fin , mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je fais trop que celui-là ne me fera jamais pardonner.

LETTRE



L E T T R E

S U R

LA MUSIQUE

FRANÇOISE.

Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-temps prétendu posséder une musique propre à leur langue : en effet, ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très bonne

Théâtre & Poésies.

X

foi, & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chef-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du moins ils s'en sont fait une mieux entendue de sacrifier au goût & à la raison, des préjugés qui rendent souvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes encore en France, à l'égard de notre Musique, dans les sentimens où ils étoient alors sur la leur; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en soit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaises choses peut fasciner nos sens en leur faveur (*), & combien le raison-

(*) Les curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le passage suivant, tiré d'un ancien partisan du coin de la Reine, & que je m'abstiens de traduire pour de fort bonnes raisons.

Et reversus est Rex piissimus Carolus, & celebravit Romæ Pascha cum Domino Apostolico. Ecce orta est contentio per dies festos paschæ inter Cantores Romanorum & Gallorum: Dicebant se Galli melius cantare & pulchrius quàm Romani. Dicebant se Romani doctissimè cantilenas Ecclesiasticas proferre, sicut docti fuerant à sancto Gregorio Papâ; Gallos corruptè cantare, & cantilenam sanam destruendo dilacerare. Quæ contentio ante Dominum Regem Carolum pervenit. Galli verò, propter securitatem Domni Regis Caroli, valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Romani vero propter auctoritatem magnæ doctrinæ eos stultos, rusticos, & indoctos velut bruta animalia affirmabant, & doctrinam Sancti Gregorii prefebant rusticitati eorum; & cum altercatio de neutrà parte finiret, ait Dominus piissimus Rex Carolus ad suos Cantores: Dicite palam quis purior est, & quis melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes? Responderunt omnes unâ voce, fontem velut caput & originem puriorem esse; rivulos autem ejus quantò longius à

nement & la réflexion sont nécessaires pour rectifier, dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne souvent aux productions du plus mauvais goût, & détruire le faux plaisir qu'il y prend? Ne seroit-il donc point à propos, pour bien juger de la musique Françoise, indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les états, qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle de la raison, & de voir si elle en soutiendra l'épreuve? *Concedo ipse*

fonte recesserint, tantò turbulentos, & sordibus ac immunditiis corruptos. Et ait Dominus Rex Carolus: revertimini vos ad fontem sancti Gregorii, quia manifestè corrupistis cantilenam Ecclesiasticam. Mox petiit Dominus Rex Carolus ab Adriano Papá Cantores, qui Franciam corigerent de cantu. At ille dedit ei Theodorum & Benedictum doctissimos Cantores, qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque Antiphonarios Sancti Gregorii, quos ipse notaverat notâ Romanâ, Dominus verò Rex Carolus revertens in Franciam misit unum Cantorem in Metis civitate, alterum in Sueffonis civitate, præcipiens de omnibus civitatibus Franciæ Magistros scholæ Antiphonarios eis ad corrigendum tradere, & ab eis discere cantare. Correcti sunt ergò Antiphonarii Francorum, quos unusquisque pro arbitrio suo vitiaverat, addens vel minuens; & omnes Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam quam nunc vocant notam Franciscam: Excepto quod tremulas vel vinulas, sive collisibiles vel secabiles voces in cantu non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricè frangentes in gutture voces, quàm potius exprimentes. Majus autem Magisterium cantandi in Metis remansit; quantumque Magisterium Romanum superat Metense in arte cantandi, tantò superat Metensis cantilena cæteras scholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani Cantores supradictos Cantores Francorum in arte organandi; & Dominus Rex Carolus iterum à Româ artis grammaticæ & computatoriæ Magistros secum adduxit in Franciam, & ubique studium litterarum expandere jussit. Ante ipsum enim Dominum Regem Carolum in Galliâ nullum studium fuerat liberalium artium.

hoc multis, disoit Platon, voluptate Musicam judicandam; sed illam fermè Musicam esse dico pulcherrimam, quæ optimos, satisque eruditos delectet.

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes, sur lesquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les maîtres de l'art, ou plutôt les Philosophes pussent diriger leurs recherches: car, disoit autrefois un Sage, c'est au Poëte à faire de la Poésie, & au Musicien à faire de la Musique; mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute musique ne peut être composée que de ces trois choses: mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure (*).

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les Nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie. Ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique nationale; d'autant plus que ce

[*] Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des temps, & par *mouvement* celle du degré de vitesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

caractere étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes , de syllabes muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes & d'articulations , & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons , par curiosité , ce qui résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premièrement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue seroit sourde , la Musique seroit criarde. En second lieu , la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires , & la Musique seroit insipide & monotone : sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison ; & quand on voudroit presser un peu le mouvement , sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable , on tâcheroit d'y suppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières , mais froides , sans graces & sans expression. On inventeroit des fredons , des cadences , des ports de voix , & d'autres agrémens postiches qu'on prodigueroit dans le chant , & qui ne feroient que le rendre plus ridicule sans le rendre

moins plat. La Musique avec toute cette maufade parure resteroit languissante & sans expression ; & ses images dénuées de force & d'énergie , peindroient peu d'objets en beaucoup de notes , comme ces écritures gothiques , dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées ne contiennent que deux ou trois mots , & qui renferment très peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie ; & faute de beautés réelles , ils y introduiroient des beautés de convention , qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique , ils imagineroient une Musique savante ; pour suppléer au chant , ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres , que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité , ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la musique , & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie , seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée , trouveroient par-tout une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant , les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier , parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas , même jusqu'à la Basse-continue , à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les basses-tailles , sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement , dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes ils trouveroient du chant , attendu qu'en

effet leur chant ne seroit que des notes : *Voces ; prætereâque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard & écrits sans suite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute musique Nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure ; & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander le discours & placer les brèves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très évident dans la musique grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangements des syllabes longues ou brèves, & des pieds dont la langue & la Poésie étoient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très bien distinguer dans le rythme musical la mesure de

la profodie , la mesure du vers , & la mesure du chant , il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable , ou du moins la mieux cadencée , ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens , je reviens à mon hypothèse , & je suppose que la même langue dont je viens de parler , eût une mauvaise profodie , peu marquée , sans exactitude & sans précision ; que les longues & les brèves n'eussent pas entr'elles , en durées & en nombres , des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable , exact , régulier ; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres , des brèves plus ou moins brèves , des syllabes ni brèves ni longues , & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la profodie , n'en auroit qu'une fort vague , inégale & très peu sensible ; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment , & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut , l'idée de l'égalité des temps se perdrait entièrement dans l'esprit du chanteur & de l'Auditeur ; & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible , ni ses retours égaux , elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien , qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir

à son gré, de forte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'asservir la mesure, qu'on les entendroit même l'altérer à dessein dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition, & la suivre en seroit une contre le goût du chant ; les défauts passeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts ; les vices seroient établis en regles ; & pour faire de la Musique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Aussi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage : à force d'essuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque inchantable ; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable ; ils ôteroient à leur musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractère qui la faisoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'é-

couter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle Nation se diviserait en Musique vocale & Musique instrumentale; voilà comment, en donnant des caractères différens à ces deux espèces, on en ferait un tout monstrueux. La symphonie voudrait aller en mesure; & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendrait souvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caractères, introduiroient dans la manière d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui se tournerait tellement en habitude, que les Symphonistes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne Musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveraient entièrement; ils feroient fort les *doux*, doux les *forts*, & ne connoitroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue; & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueront je ne sais combien de petits ornemens froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orchestre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-désagréable.

[*] Il n'y a peut-être pas quatre symphonistes François qui sachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux feroit en état de la rendre?

Comme l'exécution seroit toujours lâche, & que les Symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne seroient jamais ensemble : ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste, ni de rien exécuter dans son caractère ; & les Etrangers seroient tout surpris qu'à quelques-uns près, un Orchestre vanté comme le premier du monde, seroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette (*). Il devroit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la Musique qui auroit mis leur honte en évidence ; & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable Musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant ; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la Musique Italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

[*] Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'Opéra, non-seulement de très bons violons, ce que je confesse qu'ils sont presque tous, pris séparément ; mais de véritablement honnêtes gens qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le public : je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du Peuple qui raisonne le mieux; & si l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Musique, je dirois que c'est celui dont la langue y est le plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Musique, c'est certainement l'Italienne; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, & accentuée plus qu'aucune autre; & ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse, & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point: car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la

douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux strophes du Tasse.

Teneri sdegni e placide e tranquille
Repulse, e cari vezzi e liete paci,
Sorrifi, parolette, e dolci stille
Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci:
Fuse tai cose tutte, e poscia unille,
Ed al foce temprò di lente faci;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì stridendo mai da le superne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì scossa giammai trema la terra
Quando i vapori in sen gravida ferra.

Et s'ils désespèrent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils essayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre: il n'est pas besoin, pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde, mais très sonore, & qu'elle n'est que pour l'oreille & non pour la prononciation: car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espèce, qui forment des articulations difficiles & rudes; ce qui retarde la marche du chant, & contraint souvent la Musique d'aller plus lente-

ment , précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article , je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre ; & qu'une Phrase Musicale se développe d'une manière plus agréable & plus intéressante , quand le sens du discours long-temps suspendu , se résout sur le verbe avec la cadence , que quand il se développe à mesure , & laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degrés le desir de l'esprit , tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entre-coupés , que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne , est entièrement inconnu dans la nôtre ; & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer , que des silences qui ne sont jamais du chant , & qui , dans ces occasions , montrent plutôt la pauvreté de la Musique , que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent : mais ce point important demande une si profonde discussion , qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet , & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant , & toutes les Nations (*) neutres confirment unanimement leur jugement

[*] Il a été un temps , dit Mylord Shaftesbury , où l'usage de parler François avoit mis parmi nous la

sur ce point; de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque (*). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts sont parvenus à un si haut degré, la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (**) se contentent de dire que la Musique Italienne & la Françoisé sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi: Question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expérien-

Musique Françoisé à la mode. Mais bientôt la Musique Italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(*) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous: c'est ainsi que cette Musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle, est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

(**) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les Amateurs de Musique donnent sans balancer à la Musique Françoisé; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs: comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises!

ces que chacun est maître de vérifier , & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution , du moins quant à la mélodie , à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des airs également estimés, chacun dans son genre ; & les dépouillant , les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles , les autres des notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écrire , & dont il se remet à l'intelligence du chanteur (*), je les ai solfiés exactement sur la note, sans aucun ornement, & sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison , parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer , afin que si vous les trouvez bons vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première & la plus difficile de toutes est d'être de

[*] C'est donner toute la faveur à la Musique Française , que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'Italienne , ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter , & cette manière de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation : au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François sont bien , si l'on veut , exigés par le goût , mais ne constituent point la mélodie , & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire , & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen, il faut nécessairement être également versé dans les deux styles: autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre; & cette deuxième condition n'est guere plus facile que la première, car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre Musique, nul ne balance sur le choix, & l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure: mais je prévois que cet avertissement, superflu dans tout autre pays, sera fort inutile dans celui-ci; & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer; & alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter, du moins par l'esprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve: car un air peut plaire plus qu'un autre, sans que cela décide de la préférence du genre; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable. D'ailleurs, en s'ôtant la connoissance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui est l'expression; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'est si la modulation est bonne, & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est

difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés, & combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Musiciens François des airs de Léo & du Pergolése; & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur manière des phrases de Musique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hasard; ils les chantoient précisément comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractères François (*).

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers:

Temple sacré, séjour tranquille

(*) Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence: *Nous exécutons la Musique Italienne*, disent-ils avec leur fierté accoutumée, & *les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre; donc notre musique vaut mieux que la leur*. Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conséquence toute contraire & dire: *donc les Italiens ont une mélodie & nous n'en avons point*.

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 223
Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza

L'un & l'autre furent chantés , médiocrement pour le François , & mal pour l'Italien , par un homme accoutumé seulement à la Musique François , & alors très enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien , durant tout le chant François , plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa dès les premières mesures de l'air Italien , que son visage & ses yeux s'adoucissoient : il étoit enchanté , il prêtoit son ame aux impressions de la Musique ; & quoiqu'il entendît peu la langue , les simples sons lui causoient un ravissement sensible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais sans chercher ailleurs des exemples , n'avons-nous pas même parmi nous plusieurs personnes qui , ne connoissant que notre Opéra , croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant , & n'ont été désabusés que par les intermedes Italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Musique , qu'ils croyoient ne pas aimer la Musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie , & m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une sorte de plain-chant modulé , qui n'a rien d'agréable en lui-même , qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires , & seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre Musique est-elle supportable à nos propres oreilles , lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte

pour chanter la Musique Françoisé ; mais toute voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la Musique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur (*).

Trois choses me paroissent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : la première est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxième est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, & sans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression.

(*) Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poulmons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous disent nos Maîtres, enflez les sons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, disent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez sans gêne, rendez vos sons doux, flexibles & coulans, réservez les éclats pour ces momens rares & passagers où il faut surprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

C'est par elle que le Musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & supprimant quand il le faut les transitions intermédiaires & scolastiques, fait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés! qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métastase a employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont su rendre avec succès, & que nos Poètes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents, ainsi que dans les plus gais: précision qui rend le chant animé & intéressant, les accompagnemens vifs & cadencés; qui multiplie réellement les chants, en faisant d'une même combinaison de sons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les scander; qui porte au cœur tous les sentimens, & à l'esprit tous les tableaux; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*); & qui rend

[*] Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs: *Quando sciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un vespajo*, &c. *O questo o quello t'ai a risolvere*, &c. *A un gusto da stordire*, &c. *Stizzoso mio, stizzoso*, &c. *Io sono una Donzella*; &c. *Quanti maestri; quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aspettano*, &c. *Ma dunque il testamento*, &c. *Senti me, se brami stare, o che risa che piacere*, &c. tous caracteres d'Airs dont la musique Françoise n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (*), ou un seul mouvement propre à contraster & changer de caractère au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoisse, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arra-

[*] Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très frappant; c'est l'air: *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fausse suivante; Air très pathétique sur un mouvement très gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

chent, dans ses transports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins, instrumens sur instrumens? Tout ce fatras qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussi-tôt qu'ils se font entendre à la fois; & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoi qu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas: de sorte que plus on entasse des chants mal à propos, & moins la Musique est agréable & chantante; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une Musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embellisse, sans le couvrir ni le défigurer; que la Basse, par une marche uniforme & simple, guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute, sans que ni l'un ni l'autre s'en aperçoive; il faut, en un mot, que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle

indispensable & non moins importante en Musique, que l'unité d'action dans une Tragédie ; car elle est fondée sur le même principe, & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs Italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénere quelquefois en affectation ; & pour peu qu'on y réfléchisse, on sent bientôt que c'est d'elle que leur Musique tire son principal effet. C'est dans cette grande regle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la Musique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-temps les sons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre Musique, si ce n'est sur quelques caracteres d'airs choisis & tournés exprès pour cela ; jamais un air pathétique François ne seroit supportable accompagné de cette maniere, parce que la Musique vocale & l'instrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, sans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre ; sans compter que la mesure étant toujours vague & indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & faillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer quand l'Orchestre fait le faire
sortir

fortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne sont que des développemens de l'autre, de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant, & si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu & dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire (*); & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très juste sur la Musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprète.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare: l'un quand la voix roulant avec légèreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager; encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien saura son art, dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets, les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de

[*] On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air à *un gusto da stordire* du Maître de musique; dans celui *son Padrone* de la Femme orgueilleuse; dans celui *vi sto ben* du Tracollo; dans celui *tu non pensi no signora* de la Bohémienne; & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

nouvelles idées que le sujet demandoit , & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paroît renfermer un précepte très utile , & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions, ou, comme disoient nos anciens Musiciens, quelques *diminutions* (*), qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de mélodie, de sorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laisse doucement affecter, sans cesser pour cela d'être attentive au chant: alors l'habile Musicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira son sujet & le rendra plus expressif sans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Musicien l'enchâssera dans des silences ou dans des tenues, de manière qu'il puisse la présenter à l'auditeur, sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand, si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fit plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme seroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiseaux: car alors le compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement; & destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire, il disposera son

[*] On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orchestre , en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante , ce qui dépend encore plus de l'art du compositeur , que de l'exécution des instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien , pour parer le chant ou le rendre plus expressif , soit en embellissant le sujet principal , soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des violons d'un côté , de l'autre des flûtes , de l'autre des bassons , chacun sur un dessein particulier , & presque sans rapport entr'eux , & d'appeller tout ce chaos , de la musique , c'est insulter également l'oreille & le jugement des auditeurs.

Une autre chose , qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties , à la regle que je viens d'établir , c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues , imitations , doubles desseins , & autres beautés arbitraires & de pure convention , qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue , & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'art pour faire briller le savoir en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue , en conduisant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre , à mesure que le sujet y passe ; mais ce travail est si pénible , que presque personne n'y réussit , & si ingrat qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit , ainsi que la plupart de

nos chœurs si admirés (*), est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles-fugues, fugues-renversées, basses-contraintes, & autres sottises difficiles, que l'oreille ne peut souffrir, & que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un temps où l'Italie étoit barbare, & même après la renaissance des autres arts que l'Europe lui doit tous, la musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui ; & l'on ne peut gueres donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même musique en France & en Italie (**), & que les musiciens des deux con-

(*) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la musique bruyante ; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre chœurs chacun sur un dessein différent : mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias me parlant de plusieurs Motets de sa composition où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, & s'en excusoit sur sa jeunesse ; autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit ; à présent je tâche de faire de la Musique

[**] L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Musique ; & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de musique à un continuel remplissage d'accords. Mais si l'harmonie n'est que la base commune & que la mé-

trées communiquoient familièrement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie qui est inséparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé que Correlli étoit plus grand homme, & par conséquent moins courtisan que lui. Dans ces temps où la musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chèrement conservées parmi nous, & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à Paris *Musique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'est bonne en effet qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues & desseins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les intermedes qui nous sont connus, & entr'autres le mauvais quatuor qui est à

lodie seule constitue le caractère, non - seulement la Musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la Musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du temps d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons ; Lulli y a joint un peu de cadence ; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergolèse, sont les premiers qui aient fait de la Musique.

la fin de *la Femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces, que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne*, ou le *Baron de la Craffe*: il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poètes, & ont fait tourner au profit de la regle, des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la Nature; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est possible le Duo en dialogue, & ce premier soin regarde le Poète; ce qui regarde le musicien, c'est de trouver un chant convenable au sujet, & distribué de telle sorte, que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie

à l'autre, sans cesser d'être une, & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui doit se faire rarement & durer peu; il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces, ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances, les sons perçans & renforcés, le fortissimo de l'Orchestre, pour des instans de désordre & de transport, où les Acteurs semblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une musique douce & affectueuse avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la Nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais sans insister sur les Duo tragiques, genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modèle de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des

auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conosco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Musiciens François sont en état d'en sentir les beautés; & je dirois volontiers du Pergolèse, comme Cicéron disoit d'Homère, que c'est avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture.

J'espère, Monsieur, que vous me pardonneriez la longueur de cet article, en faveur de sa nouveauté, & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une règle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie; règle dont aucun Théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour; que les compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter peut-être de son existence; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, & presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois dans les intermedes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra? Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produisoit sous ses petits doigts, l'accompagnement du clavecin; & tout le spectacle s'aperçut à son jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence; car je ne doutois pas que

le fleur Noblet ne fût bon harmonifte & n'accompagnât très exactement : mais quelle fut ma surprise en observant les mains du petit bonhomme, de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords, qu'il supprimoit beaucoup de sons, & n'employoit très souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la basse ! Quoi ! disois-je en moi-même, l'harmonie complete fait moins d'effet que l'harmonie mutilée ! & nos accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend son accompagnement plus sensible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquiétant ; & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres observations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit Bambin, & que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde ; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la basse ; pourquoi ils mettent tant de contre-basses dans leurs orchestres ; & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (*) avec

(*) On peut remarquer à l'Orchestre de notre Opéra,

la basse, au lieu de leur donner une autre partie; comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie; & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonnance a son caractère particulier, c'est-à-dire, une manière d'affecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures; & ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme, puisque toutes les fois que les rapports sont différens, l'impression ne sauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même en raisonnant d'après cette supposition, je vois clairement que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique selon les règles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, af-

que dans la Musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la Basse; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignore-roient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse & le dessus rend l'harmonie trop sèche?

foiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisieme son, qui divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la refous; & ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différente espece, peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse-quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse-quinte la sixte & la tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-temps trois consonnances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire

beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression : ce qui est précisément le caractère de la Musique Française. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une règle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui se rapporte au caractère de la Musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant jointe à la force d'expression qui y regne.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer parce qu'il fait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonnances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chef-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité: car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre; & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trom-

peut-être, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fa, nulla si scuopre*.

Voilà, à ce qu'il me semble, la cause des effets surprenans que produit l'harmonie de la Musique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & discernement; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens, mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet; c'est au Théoricien à en chercher les causes, & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, sur-tout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis; mais je prévois que pour la porter au très médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre Musicien est plus pure & moins renversée, que ses Basses sont plus naturelles & marchent plus rondement.

que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre; ce qui se confirme par le goût de l'exécution: car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui; il étoit plus vif & moins traînant; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage (*). Les cadences, les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre, qui deviendront peut-être des éclaircissemens utiles à la solution du problème dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Musique Italienne qui ravissent, ces chef-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les situations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à

(*) Cela se prouve par la durée des Opéra de Lulli beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

ces infipides chanfonnettes , dont ils entre-mêlent les fcenes de leurs Opéra , & réfervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeufes lamentations , à qui il ne manque pour affoupir tout le monde , que d'être chantées juſte & fans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & font partie des fcenes. Tantôt c'eſt un pere défefpéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement , lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un prince débonnaire , qui , forcé de donner un exemple de févérité , demande aux Dieux de lui ôter l'empire ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mere tendre qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là , c'eſt le langage de l'amour , non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes , mais tragique , vif , bouillant , entrecoupé , & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles qu'il ſied bien de déployer toutes les richesses d'une Muſique pleine de force & d'exprefſion , & de renchérir ſur l'énergie de la Poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire , les paroles de nos ariettes , toujours détachées du ſujet , ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé , qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre : c'eſt une collection faite au haſard du très petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir , tournés & retournés de toutes les manieres , excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinens amphigouris que nos Muſiciens épuifent leur goût & leur ſavoir , & nos Acteurs leurs geſtes & leurs poumons ; c'eſt à ces morceaux extravagans que nos femmes ſe pâment d'admiration : & la

preuve la plus marquée que la Musique Française ne fait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Musique, on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule chose qu'il exprime sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossièreté de ces préjugés : la Musique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoissent rien ; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause, ont bien-tôt été ses plus zélés admirateurs (*).

Après les ariettes, qui sont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues & jamais dans les scènes, parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Musique n'indiquant aucun geste & ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne fait que faire de sa personne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui

(*) C'est un préjugé peu favorable à la Musique Française, que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine, qu'insupportable quand on l'écoute.

regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent ; & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la Basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant ; ils voudroient être tristes, & ne sont qu'ennuyeux ; ils voudroient toucher le cœur, & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio : car lorsque le chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui soutenant la voix & l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs : car dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens & peindre tous les caractères avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne ; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien, la mesure

seule , ou , pour parler plus juste , le seul degré de vitesse détermine le caractère. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères , des tableaux pour tous les objets. Elle est , quand il plaît au Musicien , triste sur un mouvement vif , gaie sur un mouvement lent , & , comme je l'ai déjà dit , elle change sur le même mouvement , de caractère au gré du Compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes , sans dépendre en cela du Poëte & sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété que les grands Maîtres d'Italie savent répandre dans leurs Opéra , sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie , la langueur & l'ennui , & que les Musiciens François ne peuvent imiter , parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles , & qu'ils sont forcés de s'y tenir , s'ils ne veulent tomber dans des contre-sens ridicules.

A l'égard du récitatif , dont il me reste à parler , il me semble que pour en bien juger il faudroit une fois savoir précisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé , personne se soit avisé de le définir. Je ne fais , Monsieur , quelle idée vous pouvez avoir de ce mot : quant à moi , j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse , c'est-à-dire , une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre , chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très bien comparer un récitatif à un autre , pour savoir lequel des deux est le meilleur , ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques, 1^o. pour lier l'action & rendre le spectacle un; 2^o. pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendrait insupportable. 3^o. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & surtout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle en France, récitatif; & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoise

dont l'accent est si uni, si simple, si modeste, si peu chantant, soit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, & ces sons soutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels, qui font le tissu de cette partie de notre Musique encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnoissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criailerie, qui passe à chaque instant de bas en haut & de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le sens!

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports de voix, qui reviennent à chaque instant, & qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette maussade pretintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli?

C'est une chose assez plaisante que d'entendre les Partisans de la Musique Française se retrancher dans le caractère de la Langue, & rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur

idole, tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue Françoise, doit être opposé presque en tout à celui qui y est en usage : qu'il doit rouler entre de forts petits intervalles, n'élever ni n'abaisser beaucoup la voix, peu de sons soutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien surtout qui ressemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainsi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ses successeurs, dans quelque route nouvelle qu'assurément les compositeurs François, si fiers de leur faux savoir & par conséquent si éloignés de sentir & d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher si-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce feroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, & être aussi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particulière, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre, & qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment sur-tout, quand on veut

donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvemens, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'Orchestre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Musicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé (*), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, sans jamais confondre l'une avec l'autre. Je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme si quelqu'un pouvoit prononcer sur un récitatif, sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails, il faudroit, pour ainsi dire, créer un nouveau Dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conséquent de science & d'arts de tout genre, excepté la seule Musique. Je n'entrerais donc point, sur cette matière, dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction des Lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en

[*] J'avois espéré que le sieur Caffarelli nous donneroît, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-temps; mais sur ses raisons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée de ses Auditeurs.

cette partie, la force apparente de mes preuves.

Par la même raison je ne tenterai pas non plus le parallèle qui à été proposé cet Hiver, dans un écrit adressé au petit prophète & à ses adversaires, de deux morceaux de musique, l'un Italien & l'autre François, qui y sont indiqués. La scène Italienne confondue en Italie avec mille autres chef-d'œuvres égaux ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison, & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scène Françoisse j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la Nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothèse, c'est rendre à la Musique Françoisse tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'est la juger sur ses propres règles: de sorte que quand cette scène seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose sinon que c'est de la Musique Françoisse bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maîtres donnent

eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire, & M. Rameau lui-même se feroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scene où l'empportement, la tendresse & le contraste des Passions opposées, mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au Musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la Musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scene, par où le Spectateur puisse juger du changement prodigieux qui s'est fait dans le cœur d'Armide.

Observez

Observez cette Basse-continue : que de croches ! que de petites notes passageres pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la Basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, & seulement pour empêcher la voix du Récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer.

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poésie.

Enfin il est en ma puissance.

Voilà un *trille* (*), &, qui pis est, un repos absolu dès le premier vers ; tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poète eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers, & de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'actrice ; mais puisqu'il l'a employé, c'étoit au musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur !

Je pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier, s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *sommeil* ont été pour

[*] Je suis contraint de Franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

le musicien un piège inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide , pour faire ici un petit somme , dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hasard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche , vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe brève , dans un récitatif qui devoit voler , & au milieu d'un transport violent !

Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage.

Qu'il éprouve toute ma rage !

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide , après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut , sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié , ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir , & cette transition intellectuelle amène fort bien ces deux vers , qui sans cela se lieroient mal avec les précédens , & deviendroient une répétition tout - à - fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons , maintenant , comment le musicien a exprimé cette marche secrète du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens ; & il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien , dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir , & par conséquent l'orchestre à exprimer. Après cette pause , il recommence exactement dans le

même ton , sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir , passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entiere, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'est plus nécessaire , le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisit ? Qui me fait hésiter ?

Autre silence , & puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton , presque dans le même accord que le précédent : pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les discours d'Armide. La tonique, il est vrai, devient dominante par un mouvement de Basse. Eh Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue , où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'est que dans la Basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix , mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu de la déclamation, qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

..... *Ciel ! qui peut m'arrêter ?*

Achevons... je fremis ! vengeons-nous... je soupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée & une si inconcevable mal-adresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poète :

Achevons ; je frémis. Vengeons nous ; je soupire.
le musicien dit exactement celui-ci :

Achevons ; achevons. Vengeons-nous, vengeons-nous.

Les *trilles* font sur-tout un bel effet sur de

telles paroles ; & c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot *soupire* !

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?

Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers feroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux , & que le second ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression , sur-tout dans le récitatif François où elles tombent si lourdement.

Plus je le vois , plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers , jugera que le second hémistiche est à contre-sens ; la voix doit s'élever sur *ma vengeance* , & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumefnil , & vous trouverez que le mot *cruauté* fera le plus élevé , & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais le moyen de ne pas faire poindre *le jour* ! je reconnois là le Musicien.

Je passe , pour abréger , le reste de cette scène , qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable , que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels ; & je finis par le vers qui la termine :

Que , s'il se peut , je le haïsse.

Cette parenthèse , *s'il se peut* , me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien ; quand

on la trouve sur le même ton, sur les mêmes notes que *je le haïsse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire; & s'il y a quelques amateurs de la Musique Française qui connoissent la scène Italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci, & sur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me sauront gré sans doute de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur le célèbre monologue, je dis que si on l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractère, ni mélodie: si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve n'y naturel ni expression; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles & autres ornemens du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans la Musique Française. La modulation en est régulière, mais puérile par cela même, scholastique, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la Basse-continue, dans une situation où toutes les puissances de la Musique doivent être déployées; & cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier sous sa leçon de Musique, que l'accompagnement d'une vive scène d'Opéra, dont l'harmonie doit être choisie & appliquée avec un discernement exquis pour rendre la déclamation plus sensible & l'expression plus vive. En un mot, si l'on s'avisait d'exécuter la Musique de cette scène sans y joindre les paro-

les, sans crier ni gesticuler; il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre & aux sentimens qu'elle veut exprimer; & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons, modulée au hasard & seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parceque les vers en sont admirables & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'Actrice, je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif, & qu'une pareille Musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la Musique Françoise, parce que la langue n'en est pas susceptible; que le chant François n'est qu'un aboyement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en est brute, sans expression, & sentant uniquement son remplissage d'Ecolier; que les airs François ne sont point des airs, que le récitatif François n'est point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Musique & n'en peuvent avoir (*); ou que

[*] Je n'appelle pas avoir une Musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne; & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoise. Ce dégoûtant assemblage, qui peut-être fera déformer l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comi-

si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

Je suis &c.

ques pourront-elles passer en faveur de la symphonie ; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne fera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne Musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'aussi près qu'il étoit possible ; ses accompagnemens sont bien imités sans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la Musique Italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige ; mais hâtez - vous d'étudier en particulier cette langue & cette Musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

L E T T R E
D' U N
S Y M P H O N I S T E

De l'Académie Royale de Musique ,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN , mes chers Camarades , nous triomphons ; les Bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli , nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra , ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez , Messieurs , que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique , où la mesure alloit sans miséricorde , & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentoie observé par quelqu'un de ces maudits habitans du coin de la Reine , & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie , je me trouvois le plus embarrassé du monde ; & au bout d'une ligne ou deux , ne sachant plus où j'en étois , je feignois de compter des pauses , ou bien je me tirois d'affaire , en sortant pour aller pisser.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette Musique qui va si vite , ni jusqu'où s'éten-
doit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus connoisseurs osoient nous donner. Pour

ses quarante sols, le moindre polisson se croyoit en droit de murmurer, lorsque nous jouyons faux, ce qui troubloit très fréquemment l'attention des spectateurs. Il n'y avoit pas jusqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des philosophes, qui sans le moindre respect pour une Académie Royale n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos antiques & respectables privileges, on alloit obliger les Officiers du Roi à savoir la Musique, & à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

Hélas ! Qu'est devenu le temps heureux de notre gloire ? Que sont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime nous passions, parmi les anciens de la Chambre des Comptes & les meilleurs bourgeois de la rue Saint-Denis, pour le premier Orchestre de l'Europe ; où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logistille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre ! Maintenant chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons gueres bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chasseroit volontiers du Spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du Roi, & par conséquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la subordination : mais, mes chers Camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colere, de vous rappeler notre antique splendeur, & les affronts qui nous en ont fait décheoir ? Ils sont tous prêts

sens à votre mémoire , ces affronts cruels ; & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause , combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui , Messieurs , c'est cette dangereuse Musique étrangere qui , sans autre secours que ses propres charmes , dans un pays où tout étoit contre elle , a failli détruire la nôtre , qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur , & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la *Serva Padrona* , & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteresse , le plus qu'il seroit possible ; l'un de nous , que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*), s'avisa de dire d'un ton moitié goguenard , que nous n'avions que faire de tant délibérer , & qu'il falloit

[*] Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra , comme nous avons tous accoutumé de faire , je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme ;

O Pergolese inimitable !

Quand notre Orchestre impitoyable

Te fait crier sous son lourd Violon ,

Je crois qu'au rebours de la Fable

Marsyas écorche Apollon.

ils sont comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales , qui osent publiquement approuver la Musique Italienne , & qui sans égards pour le Corps , veulent se mêler de faire leur devoir & d'être honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies , & nous ne voulons souffrir que des camarades qui fassent cause commune avec nous.

hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le public de sentir les beautés de la Musique Italienne, livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique, & les oreilles des spectateurs avec une intrépidité sans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hasardeuse, & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot; mais nous connoissons nos droits, & nous en usons. C'est le public, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

Non contents de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des acteurs que nous en faisons à leur Musique; & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun, & par le desir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres étrangers, qui ignorant les mystères de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partisans que les oreilles sensibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux spectateurs. Ils ne savoit pas, les bonnes gens, que ce plaisir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils sont prêts à la recevoir enfin, sans même qu'ils

s'en doutent : car pour qu'ils la sentent davantage , nous aurons la satisfaction de les voir congédiés brusquement , sans être avertis , ni payés , & sans qu'ils aient eu le temps de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au public.

Nous espérons aussi , pour la consolation des vrais citoyens , & surtout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre , que les Comédiens François , délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts , seront bientôt obligés à fermer le leur ; ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans , dignes admirateurs des farces de Corneille , Racine & Voltaire , ainsi que de celles des Intermedes. C'est ainsi que les étrangers , qui ont tous la grossiereté de rechercher la Comédie Française & l'Opéra Italien , ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François , monumens précieux du goût de la nation , cesseront d'y accourir avec tant d'empressement ; ce qui sera un grand avantage pour le royaume , attendu qu'il y fera meilleur vivre , & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose , & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait , sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus , afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion ; c'est que le Sieur Bambini , encouragé par le succès de la Bohémienne , prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes , car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois , pour

moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Messieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, sur-tout s'il est bon; afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à respecter nos décisions. Dans cette vue, je me suis adroitement insinué chez le Sieur Bambini, sous prétexte d'amitié; & comme le bon-homme ne se défioit de rien, car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a sans mystere montré son Intermede. Le titre en est, l'*Oiseuse Angloise*, & l'Auteur de la Musique est un certain *Jommelli*. Or vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien, & qui font, on ne fait comment, de la Musique ravissante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de soin qu'il m'a été possible: malheureusement, je ne suis pas, non plus que les autres, fort habile à déchiffrer; mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets: elle est fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres; en un mot, elle demande une précision singuliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela, sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel: pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de

tous les Diables ; cela fera délicieux. Voici donc un projet de règlement que nous avons médité avec nos illustres Chefs , & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe , qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti , & fait tant de mal à la bonne Musique.

I

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire , employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci , on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre , nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues , afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la premiere représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne , comme il n'y a que trop lieu de le craindre , nous en parlerons avec dédain , avec un mépris outré , comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les fots qui ne se retractent jamais que quand ils ont eu raison , & le plus grand nombre sera pour nous.

I I.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions , pour disculper les chefs à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte , car c'est-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

I I I.

L'accord se prendra selon la règle , sur l'avis du premier Violon , attendu qu'il est sourd.

I V.

Les Violons se distribueront en trois bandes dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut , la deuxieme un quart - de - ton trop bas , & la troisieme jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement , en haussant ou baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois , il n'y a rien à leur dire , & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton : un tiers la suivra , un tiers l'anticipera , & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons se garderont sur-tout d'être ensemble ; mais partant successivement & les uns après les autres , ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très grand effet. A l'égard des Violoncelles , ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui se pique avec une juste fierté de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton , & de jouer toujours majeur quand le mode est mineur , & mineur quand il est majeur.

V I.

On aura grand soin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux* , principalement sous le chant ; il faudra sur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera , car il est sur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

V I I.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier ,
c'est

c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible, & d'adoucir les premiers, afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus; il faudra aussi engager Durand à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la Basse, afin que ce défaut de liaison entre les Basses & les dessus rende l'harmonie plus sèche.

V I I I.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler sur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, sur-tout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple; afin de donner le change sur leur maladresse, de barbouiller toute la Musique, & de montrer qu'ils sont au-dessus des loix de tous les Orchestres du monde.

I X.

Comme le Public pourroit à la fin s'impacienter de tout ce charivari; si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets: Alors, tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils savent, tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs, & auront soin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vide précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Musique sans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprenoit là-dessus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi soit qu'on nous permette d'accorder, soit qu'on nous

en empêche , nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne sont pas des Bateleurs comme les autres , attendu qu'ils chantent & gesticulent tout au plus , mais qu'ils ne jouent point ; que la petite Tonelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence & une gentillesse ignominieuse , au lieu que l'Illustre Mlle. Chevalier ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons , ce qui est beaucoup plus décent ; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la Musique Italienne déshonore notre Théâtre , par la raison qu'une Académie Royale de Musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre & son privilege , & qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela de bonne Musique.

X I.

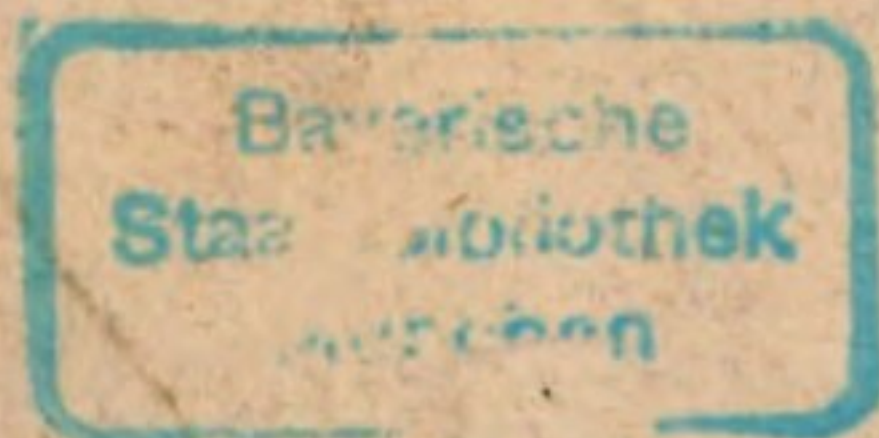
La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion , est de tenir nos délibérations secrètes. De si grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide , qui s' imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les Spectateurs sont d'une telle arrogance , que si cette Lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous , ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite , ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité ; car enfin

quelque supérieur qu'on puisse être au Public, il n'est point agréable d'en effuyer les clabauderies.

Voilà, Messieurs, quelques articles préliminaires, sur lesquels il nous paroît convenable de se concerter d'avance. A l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train; comme ils doivent être modifiés sur la maniere dont on le recevra, il est à propos de réserver à ce temps-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre; & nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne sera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable. Bientôt le succès, ou du moins la chute des pieces dépendra de nous seuls; les Auteurs saisis d'une juste crainte, viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher; & d'une bande de misérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges suprêmes de l'Opéra François, & les arbitres souverains de la chaconne & du rigaudon.

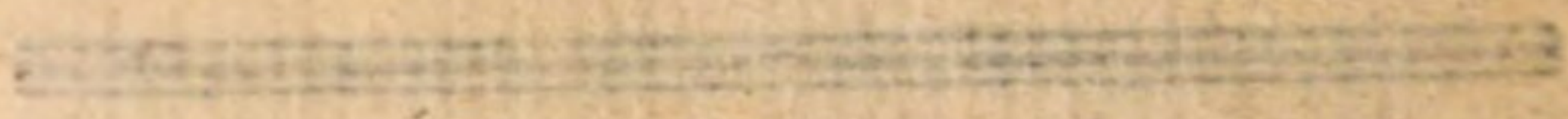
J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, mes chers camarades, &c.



T A B L E
DES DIFFÉRENTES PIÈCES
Contenues dans ce volume.

<i>N</i> ARCISSE, ou l'Amant de lui-même. Page	1
Préface.	5
L'Engagement téméraire.	56
Les Muses galantes.	115
Le Devin du Village.	149
Lettre à M. le Nieps.	166
Fymalion, Scene Lyrique.	177
Pieces en Vers.	186
Lettre sur la Musique Françoise	201
Lettre d'un Symphoniste.	253

Fin de la Table.



T A B L E

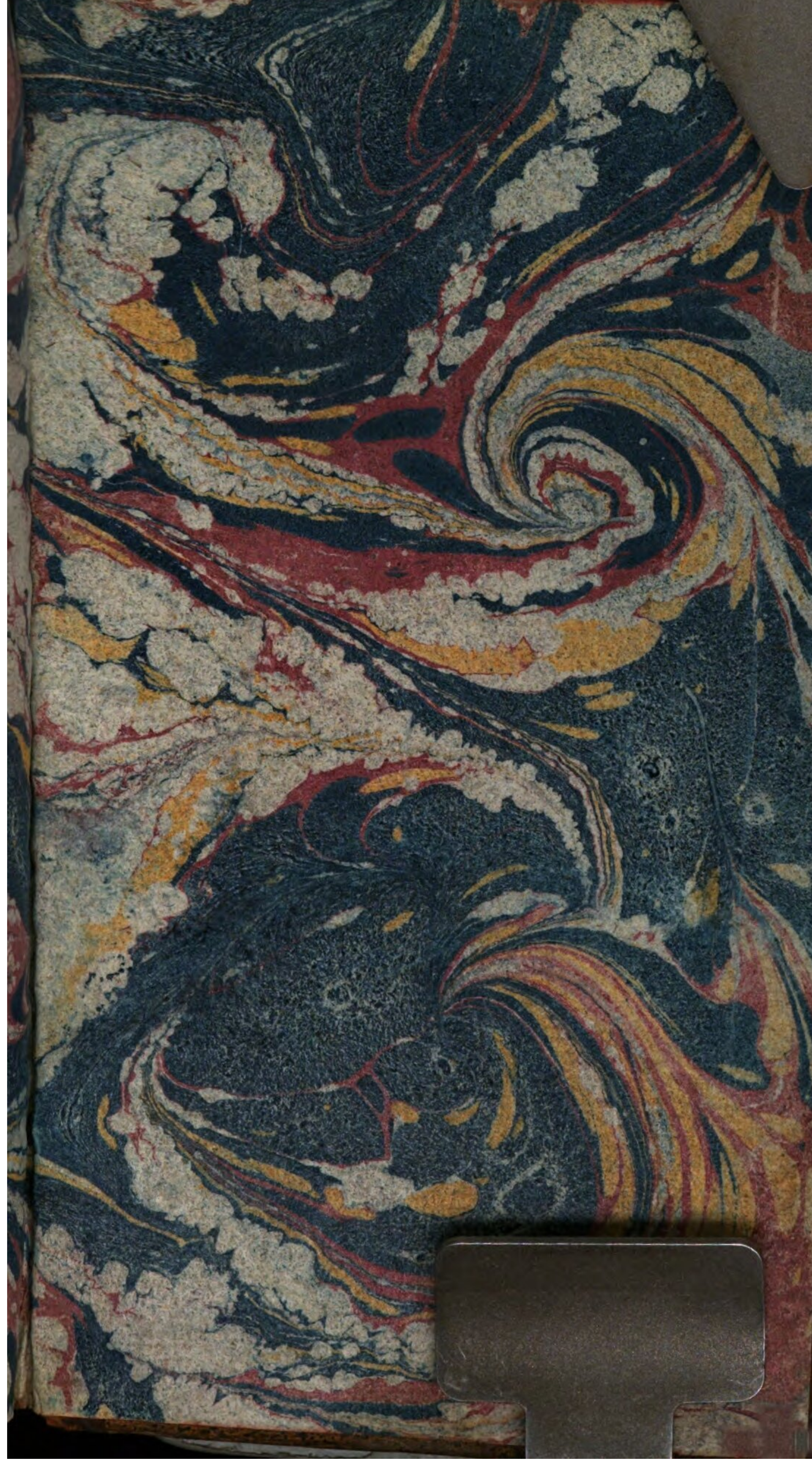
DES DIFFÉRENTES PIÈCES

Contenues dans ce volume.

1	AVERTISSEMENT, ou l'usage de l'ouvrage.
2	Préface.
3	Le langage de l'homme.
4	Le langage de l'animal.
5	Le langage de l'oiseau.
6	Le langage de l'insecte.
7	Le langage de l'arbre.
8	Le langage de la pierre.
9	Le langage de la plante.
10	Le langage de la machine.
11	Le langage de l'homme.
12	Le langage de l'animal.
13	Le langage de l'oiseau.
14	Le langage de l'insecte.
15	Le langage de l'arbre.
16	Le langage de la pierre.
17	Le langage de la plante.
18	Le langage de la machine.
19	Le langage de l'homme.
20	Le langage de l'animal.
21	Le langage de l'oiseau.
22	Le langage de l'insecte.
23	Le langage de l'arbre.
24	Le langage de la pierre.
25	Le langage de la plante.
26	Le langage de la machine.
27	Le langage de l'homme.
28	Le langage de l'animal.
29	Le langage de l'oiseau.
30	Le langage de l'insecte.
31	Le langage de l'arbre.
32	Le langage de la pierre.
33	Le langage de la plante.
34	Le langage de la machine.
35	Le langage de l'homme.
36	Le langage de l'animal.
37	Le langage de l'oiseau.
38	Le langage de l'insecte.
39	Le langage de l'arbre.
40	Le langage de la pierre.
41	Le langage de la plante.
42	Le langage de la machine.
43	Le langage de l'homme.
44	Le langage de l'animal.
45	Le langage de l'oiseau.
46	Le langage de l'insecte.
47	Le langage de l'arbre.
48	Le langage de la pierre.
49	Le langage de la plante.
50	Le langage de la machine.

Fin de la Table.





Rousseau, Jean-Jacques,

Oeuvres complètes [Theatre et Poésies]

Deuxponts 1782

P.o.gall. 1938

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097325-0

VD18 10652035-002